

Salm-Reifferscheid-Dyck, Constance-Marie de Théis, Mme Pipelet de Leury, puis princesse de. Poésies de Mme la princesse Constance de Salm. 3e édition. 1835.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

POÉSIES

DE

MADAME LA PRINCESSE

CONSTANCE DE SALM.

Troisième Edition.

TOME SECOND.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24;

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1835

Y

POÉSIES

DE

MADAME LA PRINCESSE

CONSTANCE DE SALM.

TOME II.

Ye

32,889

POÉSIES

DE

MADAME LA PRINCESSE

CONSTANCE DE SALM.

Troisième Edition.

TOME SECOND.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N^o 24;

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N^o 23.

—
1835.



TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 24.



SAPHO,

TRAGÉDIE LYRIQUE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

**REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA RUE DE LOUVOIS, LE 14 DÉCEMBRE 1794.**

MUSIQUE DE MARTINI.

A MON PÈRE.

*O toi, qui formas mon jeune âge,
De mes premiers travaux daigne accueillir le fruit !
Si mon succès a flatté mon esprit,
Mon cœur a plus encor besoin de ton suffrage.
A ta retraite, a si'le de la paix,
Qu'embellissent les arts, l'étude, la science,
Que ma Sapho prête encor des attraits !
Qu'elle supplée à ma présence !
Accorde-lui cette heureuse indulgence
Dont tant de fois j'ai senti les effets ;
Et qu'à tes regards satisfaits
Elle soit le garant de ma reconnaissance,
Comme elle est, à mes yeux, la preuve des bienfaits
Dont ton cœur paternel a comblé mon enfance.*

Décembre 1794.

PRÉCIS

DE LA VIE DE SAPHO.

SAPHO, femme célèbre par ses talents pour la poésie, naquit à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, environ six cents ans avant l'ère vulgaire. Les détails de son existence ne sont point parvenus jusqu'à nous d'une manière assez sûre pour pouvoir être offerts ici comme faits historiques. On ne peut que chercher à fixer les idées, en rappelant ce qu'en

ont dit quelques écrivains plus ou moins dignes de foi. Ce qui paraît cependant certain, c'est le mariage qu'elle contracta, presque au sortir de l'enfance, avec un des plus riches habitants de l'île d'Andros, dont elle devint veuve peu après : ce fut sans doute alors que son imagination ardente lui fit faire le premier pas dans une carrière où il est difficile de s'arrêter. Elle sentait vivement, elle exprima de même, et devint par-là l'objet de l'admiration de plusieurs poètes de son temps, et celui de la critique de beaucoup d'autres ; car l'orgueil des hommes est aussi vieux que le monde, et ce n'est pas sans un véritable chagrin qu'ils se voient exposés au danger de trouver des rivales dans un sexe où ils ne cherchent que des admiratrices.

Cependant la renommée de Sapho avait

parcouru la Grèce; les femmes qui se sentaient des dispositions pour la poésie s'empressèrent de se rendre auprès d'elle pour recevoir ses leçons. Érinne, Eunice, Thélésile, et quelques autres qui ont acquis de la célébrité, étaient de ce nombre; de jeunes filles de Lesbos suivirent leur exemple, et il résulta de là une espèce d'académie, source dans laquelle les ennemis de Sapho puisèrent les moyens de se consoler de ses succès : ne pouvant dénigrer ses talents, ils dénigrèrent ses mœurs, et ce ne fut qu'à cette condition qu'ils la laissèrent jouir d'une réputation à laquelle ils avaient fait une tache ineffaçable.

Mais l'amour devait encore ajouter à ses malheurs et à sa célébrité. Phaon, jeune homme d'une beauté extraordinaire, parut à

Mitylène, et inspira à Sapho la passion la plus vive. Il paraît qu'il n'en sentit pas tout le prix, et que cet amour malheureux porta un extrême désordre dans le cœur de Sapho. Elle se livra sans réserve au triste plaisir de chanter ses peines, et laissa, par-là, à la postérité des ouvrages qui attestent à-la-fois la force de sa passion et celle de son génie. Mais Phaon, peu sensible à tant d'amour, ayant quitté Lesbos, et enlevé, dit-on, une de ses élèves, son désespoir ne connut plus de bornes; elle suivit son infidèle jusqu'en Sicile, et, là, rebutée encore par lui, elle se résolut à tenter la funeste épreuve du saut de Leucade, que quelques exemples semblables avaient déjà rendu fameux. Personne n'ignore qu'elle en fut la victime, comme cela devait être, et que ses ennemis

eurent enfin à triompher et de sa faiblesse et de son courage (1).

Sapho, à ce qu'il paraît, n'était pas régulièrement belle, mais le feu et la grace qui animaient ses écrits étaient sans doute répandus sur sa physionomie. Ses concitoyens, pour lui témoigner leur admiration, firent

(1) L'île de Leucade est située dans la mer Ionienne. A l'une des extrémités de cette île est un rocher très-élevé, et fort avancé dans la mer, sur lequel était un temple dédié à Apollon; les prêtres qui le desservaient publiaient, pour l'accréditer, que les amants qui se précipiteraient de ce rocher dans la mer, recouvreraient leur première indifférence, s'ils avaient le bonheur d'échapper à la mort. L'exemple de Sapho, et de plusieurs autres dont l'amour avait égaré la raison, prouve trop le succès qu'eut cette imposture inhumaine.

L'auteur d'*Anacharsis* assure que ce ne fut point pour suivre Phaon que Sapho quitta Mitylène et se rendit en Sicile, mais pour fuir une persécution dirigée contre elle. Le savant M. Visconti va plus loin, il prétend qu'il a existé deux Sapho, dont l'une était une courtisane, et que c'est à cette dernière que

graver son image sur leurs monnaies. Les Grecs la surnommèrent la dixième Muse, et donnèrent son nom à une sorte de vers qu'elle avait inventés. C'est sur ce rythme qu'elle a composé la plupart de ses ouvrages; peu sont parvenus jusqu'à nous; mais l'hommage que lui rend Ovide, l'Hymne à Vénus, citée par Denys d'Halicarnasse, et l'Ode que Boileau a traduite d'après Longin, suffisent pour donner une idée de ses grands talents.

C'est dans ce sujet simple, mais beau et

se rapporte la catastrophe du saut de Leucade. Ces conjectures peuvent n'être pas dénuées de fondement; mais ce qui est hors de doute, c'est que la renommée de Sapho devait égaler celle des poètes les plus célèbres de son temps, puisque son nom, ses ouvrages, et le récit de sa fin tragique, ont traversé tant de siècles pour arriver jusqu'à nous.

Anacharsis, tom. II, chap. III, et les notes sur ce chapitre; et l'*Iconographie grecque*, par E. Q. Visconti.

attendrissant, moitié romanesque et moitié historique, que j'ai puisé cette espèce de tragédie qu'un compositeur célèbre a enrichie de tous les charmes de la musique (1). Je serai satisfaite, si ce premier essai de mes talents dramatiques, fruit d'une année de travail, est lu avec autant d'intérêt qu'il a été entendu (2).

(1) Martini est auteur de la musique de l'Amoureux de quinze ans, du Droit du seigneur, etc., etc.

(2) Cette pièce a eu plus de cent représentations.

PERSONNAGES.

SAPHO.

STÉSICHORE, poète grec, vieillard ami de Sapho.

PHAON.

DAMOPHILE, fausse amie de Sapho.

CLÉIS, élève de Sapho et amante de Phaon.

ÉRINNE, première élève de Sapho.

Le **GRAND-PRÊTRE** du temple d'Apollon.

UN PRÊTRE.

ÉLÈVES.

Une **LEUCADIENNE.**

LEUCADIENS.

LEUCADIENNES.

ENFANTS.

PLUSIEURS HOMMES.

La scène est dans l'île de Leucade.

SAPHO,

TRAGÉDIE MÊLÉE DE CHANTS,

EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de l'appartement de Sapho. A gauche du spectateur est un lit de repos sur lequel Sapho est à demi couchée. Elle paraît absorbée dans sa douleur : Damophile est à sa droite, appuyée sur une table, sur laquelle est une lyre ; Érinne est de l'autre côté. Le reste du théâtre est occupé par les Élèves ; elles tiennent des lyres, harpes et autres instruments antiques, et ont les yeux fixés sur Sapho. On brûle des parfums dans un vase posé sur un trépied.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAPHO, DAMOPHILE, ÉRINNE, ÉLÈVES.

LES ÉLÈVES.

FILLE du ciel, douce harmonie !
Calme le tourment de son cœur ;
Par la tendre mélancolie,
Trompe, s'il se peut, sa douleur ;

SAPHO,

Répands dans son ame attendrie
 La clarté pure du bonheur.
 Pour un perfide qui l'oublie,
 Elle veut renoncer au jour ;
 Fais-lui chérir la vie,
 Fais-lui haïr l'amour.

ÉRINNE, seule, s'avançant.

Ornement de la Grèce ;
 Sapho, l'amitié vous en presse,
 Ah! cessez de gémir!
 D'un ingrat qui vous laisse
 Perdez le souvenir,
 Méprisez la tendresse,
 Sans elle on peut jouir ;
 Il est plus d'une ivresse,
 Il est plus d'un moyen d'enchaîner le plaisir.
 Danse gracieuse.

LE CHOEUR.

Méprisons la tendresse,
 Sans elle on peut jouir, etc.

SAPHO.

(Elle paraît sortir de son accablement, et jette douloureusement les yeux
 sur tout ce qui l'entoure.)

Je ne sais, mais ces chants m'importunent,
 me blessent ;

Sans soulager mon cœur, ils agitent mes sens.....

Je les regrette quand ils cessent,

Et je souffre encor plus, lorsque je les entends.....

(A ses Élèves.)

Cessez ces tendres soins que l'amitié m'apprend

Que peuvent-ils contre l'amour?

L'onde qu'agite la tempête,

Peut-elle réfléchir les rayons d'un beau jour?

ÉRINNE.

Oui, nos chants calmeront votre douleur extrême.

SAPHO.

Non, laissez-moi plutôt pleurer celui que j'aime :

Gémir est le seul bien des amants malheureux !

(Elle se lève ; tout le monde se lève, Damophile l'observe d'un œil sombre.)

Que dis-je ? il en est un, digne présent des dieux ,

Que m'offre leur bonté, quand leur courroux m'accable,

C'est à Leucade, dans ces lieux,.....

Que Sapho, tourmentée, errante, inconsolable,

Vient chercher, dans le sein des flots impétueux,
Ou la fin de sa vie, ou celle de ses feux.

(Elle s'anime.)

Déjà, plus d'une fois, brûlante d'un saint zèle,
J'ai gravi ce rocher si funeste aux amants;
Mais la voix d'un ami, trop tendre et trop fidèle,
Malgré moi m'a rendue à mes cruels tourments:
Stésichore, est-ce ainsi que tu sers ton amie?
Ne suivis-tu mes pas que pour les enchaîner?
Va, tu me veux en vain faire chérir la vie,
Par l'excès de mes maux je me sens entraîner.

(Elle veut sortir, Érinne et les Élèves se précipitent sur son passage, et l'entourent.)

ÉRINNE.

Avant d'exécuter ces desseins téméraires,
Jetez au moins sur nous un regard de bonté.

Pour vous, nous avons tout quitté;
Nous avons délaissé notre pays, nos pères;
Jouets d'un sort cruel contre nous irrité,
En murmures jamais avons-nous éclaté?

Jamais avons-nous regretté
Nos tranquilles foyers, nos amis ou nos frères ?
Et vous abandonnez vos disciples si chères !...
Est-ce donc là le prix de la fidélité ?

SAPHO.

Cessez par vos discours d'accabler mon courage :
Je le vois, je le sens, vos maux sont mon ouvrage ;
Mais, par pitié, cachez-le-moi !...
Mon cœur n'a pas besoin de souffrir davantage !...
Si du destin la dure loi
Me fait périr sur ce rivage,
Retournez à Lesbos et calmez cet effroi ;
Damophile aura soin, pendant ce long voyage,
D'écarter de vos pas les erreurs de votre âge...
Surtout, gardez-vous bien d'engager votre foi....

(A Damophile.)

Puis-je de leur bonheur m'en reposer sur toi ?

DAMOPHILE.

Ainsi que vous déjà je leur servais de mère.....

SAPHO, à ses Élèves.

Rassurez-vous sur vos destins.

Adieu !

LES ÉLÈVES.

Non. . . .

SAPHO.

Laissez-moi.

ÉRINNE.

Dussé-je vous déplaire,
Je saurai traverser ces barbares desseins.

(Aux élèves.)

Jamais ne nous séparons d'elle.

SAPHO.

Vous me faites souffrir une mort trop cruelle.

ÉRINNE.

O Phaon, Phaon, qu'as-tu fait !

SAPHO, frappée.

Quel nom prononces-tu ?

DAMOPHILE.

Celui d'un infidèle ;

ÉRINNE.

Qui de votre mépris devrait être l'objet.

SAPHO, vivement.

Ce que tu dis est vrai , redis-le-moi sans cesse ;
Garantis-moi par-là d'une indigne faiblesse :
Peins-moi bien cet objet dont mon cœur est épris ;

Peins-moi ce que je suis ,

Ce que je devrais être ;

Fais-moi honte des fers que m'impose un tel maître....

Mais pour mieux consoler mes funestes regrets

Si je chantais ces vers où troublée , éperdue ,

Je rappelâis ses torts : pour me rendre à la paix...

Oui,... des maux de mon cœur ils calmeront l'excès.

SAPHO,**ÉRINNE.****O dangereux moyen!****SAPHO.****O douleur qui me tue!****DAMOPHILE, à part.****Elle sert mieux que moi ma haine et mes projets.***(Les Élèves se placent et reprennent leurs lyres.)***SAPHO.****ROMANCE.**

Je vivais heureuse et tranquille
Au sein des arts consolateurs,
L'amitié paisible et docile
Sur moi répandait ses faveurs.
Je vis Phaon, et de mon ame
L'amour, tout-à-coup, s'empara!.....
Je voulus lui peindre ma flamme,
Mais il la connaissait déjà.

II.

Dans son regard qui sut trop feindre,
Je crus voir la joie éclater.

Si l'amour est prompt à se plaindre,
Il est plus prompt à se flatter.
O douce et pure jouissance,
Que tu m'apprêtais à souffrir !
Faut-il que le bonheur commence
Alors qu'il doit sitôt finir !

(Elle s'interrompt, se lève et dit en souriant à ses élèves) :

De cet heureux moment je me souviens encore :
Je n'étais pas en proie à ce feu qui dévore,
C'était un doux sommeil, un calme bienfaiteur,
Dont je voudrais en vain décrire la douceur . . .
Dans un monde nouveau je me crus transportée !
J'admirais d'un ciel pur la couleur argentée :
Mon cœur se dilatait aux rayons d'un beau jour,
Et Phébus, nouveau Prométhée,
Éclairait l'univers du flambeau de l'amour
Cruel réveil, fatal retour !

III^e COUPLET.

(Elle se trouble de plus en plus.)

J'avais une élève chérie,
Objet de mes soins empressés,
Qui me devait tout, hors la vie ;

Mais quoi ! n'était-ce pas assez !
Dans son sein avec complaisance,
De mon cœur j'épanchais les feux ;...
Grands dieux ! un jour, d'intelligence,
Elle et Phaon firent tous deux !

(Elle jette sa lyre.)

O souvenir cruel ! ô douleur accablante !

Et je puis vivre après ce coup affreux !

Et je puis refuser la mort qui se présente ?...

Je veux mourir, oui je le veux !

Laissez-moi, laissez-moi, c'est l'amour qui l'ordonne.

(Elle veut sortir, Stésichore paraît et l'arrête.)

SCÈNE II.

STÉSICHORE, les précédents.

ÉRINNE.

Ah ! par pitié, venez apaiser son transport.

Elle nous fuit, elle nous abandonne

Pour chercher dans les flots le repos ou la mort.

STÉSICHORE.

Qu'entends-je et quel dessein barbare !
Toujours de l'amitié, quoi ! l'amour vous sépare.
Est-ce donc là le prix de nos frayeurs pour vous ?
Et ne craignez-vous pas d'être ingrate envers nous ?

SAPHO vivement.

Ah ! l'ingratitude est un crime
Qui dans mon sein n'entra jamais ;
Et me soustraire à vos bienfaits ,
Ce n'est que refuser d'en être la victime.
Tendre ami, par mes pleurs j'ose vous en prier,
Cessez de tourmenter une faible mortelle ! . . .
Pour mériter la vie, il faut l'apprécier :
Laissez-moi retomber dans la nuit éternelle,
Et que de vos bienfaits ce soit là le dernier !

STÉSICHORE.

Craignez ces vains écarts d'un esprit téméraire :
Vous m'avez quelquefois donné le nom de père ,

Ma fille, dans mon sein venez vous épancher.

La paix habite sur la terre,

Mais il faut savoir l'y chercher.

SAPHO.

Non, non, déjà souvent votre amitié trop tendre,

Malgré moi lâchement m'a contrainte à me rendre,

Je prétends la braver, le jour m'est odieux...

STÉSICHORE.

Eh bien, ingrate, allez, bravez aussi les dieux;

Ils ont en vous formant signalé leur puissance.

Dégagez-vous du poids de la reconnaissance.

Méconnaissez leurs soins en dédaignant des jours

Dont leur main bienfaisante a ménagé le cours,

Et dans l'erreur qui vous entraîne,

Allez leur présenter une victime humaine!

SAPHO.

Je crois leur obéir, et non les insulter :

Leur sainte volonté se fait assez connaître;

Ils ordonnent ici, par la voix du grand-prêtre,
Aux amants malheureux de se précipiter.

STÉSICHORE.

Les dieux n'ordonnent pas un pareil sacrifice,
Et des maux qu'il se fait, l'homme seul est complice.
Est-ce donc là le sort que vous devez subir ?
Et Sapho jusque-là peut-elle s'avilir ?
Vous dont le nom superbe a parcouru la Grèce,
A l'ombre des lauriers qui couvrent le Permesse,
Vous, rivale d'Alcée!

DAMOPHILE, à part.

Objet de son désir! . . .

STÉSICHORE.

Triomphante à-la-fois par vos chants, par vos graces,
Et forçant vos rivaux à chérir leurs disgraces,
Vous Sapho!... pour Phaon on vous verrait mourir ?
Est-ce ainsi que l'amour triomphe de la gloire ?
Est-ce ainsi qu'un grand cœur suit un vain sentiment ?

Et lorsque l'on doit vivre au temple de mémoire,
Faut-il pour un mortel mourir honteusement ?

SAPHO.

O mon digne soutien, ô mon ami, mon père !
Je sens à votre voix ma raison s'affermir ;
Que n'ai-je toujours eu votre appui salutaire ?

Je vous dois le jour qui m'éclaire ! . . .
Mais tremblante, et si prête encor à me trahir,
De ce nouveau bienfait quel emploi puis-je faire ?

STÉSICHOË.

L'étude et vos talents vous rendront au bonheur ;
Occuper son esprit, c'est soulager son cœur.

ARIETTE.

Aux beaux-arts livrez-vous sans cesse,
Qu'ils enchantent tous vos loisirs ;
Ils n'ont point de trait qui nous blesse ;
Il n'est point avec eux de fâcheux souvenirs.
Au sein d'une aimable innocence,
Ils font passer d'heureux moments ;
Les talents charment l'existence,

Les arts en fixent les instants.

**Chaque aurore, par sa présence,
Éclaire de nouveaux succès;**

**Chaque soir, avec l'espérance,
Au sommeil on se livre en paix;**

**Et lorsque le plaisir volage
S'enfuit,**

**Lorsque l'hiver glacé de l'âge
Saisit,**

**Des ans on brave l'outrage,
La mémoire encor sourit.**

Aux beaux-arts, etc.

**La sombre jalousie,
La vengeance, l'envie,
N'habitent point près d'eux;
Émanés du ciel même,**

De la grandeur suprême

Ils conservent encor ce qui charme les dieux,

Le droit de rendre heureux,

Et d'immortaliser le mortel qui les aime :

Ma fille, ouvrez enfin les yeux.

Aux beaux-arts, etc.

SAPHO, à ses élèves.

Allez, ô mes jeunes amies,

Reprenez ces travaux que vous aviez quittés ;
Que d'un transport divin vos cœurs soient agités ,
Et ne contraignez plus le feu de vos génies !.....

(Elles sortent.)

(A Damophile.)

Mais toi, Damophile, pourquoi
Ton front est-il couvert d'une sombre tristesse ?
Toi, le soutien de ma faiblesse ,
Toi, de qui mon bonheur est la plus chère loi ,
Dois-tu sentir encor ce tourment qui t'opprime,
Lorsque tout rit autour de moi ?

DAMOPHILE, embarrassée.

Quand les dieux irrités nous annoncent l'orage ,
Touchés de nos frayeurs, de nos cris suppliants ,...
Vainement leur bonté dissipe le nuage ;...
Le ciel conserve encor, pendant quelques instants ,
De la tempête une effrayante image...
C'est ainsi qu'à mon cœur ils ont rendu la paix ,...
Souffrez qu'il s'accoutume à leurs nouveaux bienfaits.



SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉIS.

CLÉIS.

(Elle entre précipitamment, et se jette aux genoux de Sapho.)

J'accours de vos bontés implorer l'assistance.

SAPHO.

Ciel ! que vois-je ?... Je meurs !...

CLÉIS.

J'embrasse vos genoux.

SAPHO.

Fuis ces lieux profanés par ta seule présence.

CLÉIS.

Par pitié !...

SAPHO.

Fuis ! te dis-je, évite mon courroux.

Viens-tu joindre à mes maux le tourment de la haine,

Sourire à tes succès, t'abreuver de ma peine ?

Viens-tu, sous les dehors d'une feinte amitié,

Jeter sur ta victime un regard de pitié ?

Que viens-tu faire ici ?

CLÉIS.

Du malheur qui m'accable

Je viens entre vos bras chercher à m'affranchir.

SAPHO, lui prenant vivement la main.

Du malheur!... que dis-tu ?

(la quittant.)

Je ne puis la haïr!

Mon cœur s'élance encor vers son cœur trop coupable...

Est-il donc des bienfaits dont on doive rougir ?

CLÉIS.

Ne me refusez pas une main secourable.

SAPHO.

Non, laisse-moi...

CLÉIS.

Je veux vous toucher ou mourir.

SAPHO.

Mourir!... dieux! du bonheur verrais-je enfin l'aurore?
Quel espoir, tout-à-coup, à mes yeux vient s'offrir?...
Ah! si Phaon l'aimait encore,

(A Cléis.)

Voudrait-elle mourir? non! non!... Explique-toi,...
Ma fille?... par pitié, réponds, je t'en supplie:
Que fait-il? apprends-moi... dis tout à ton amie.
Tu vois mon trouble, mon effroi.
Parle...

CLÉIS.

Il n'est que trop vrai qu'il a trahi sa foi!
De sa froideur mon retour est l'ouvrage.
J'avais cru recevoir l'hommage
D'un amant tendre et délicat,
Je n'ai trouvé qu'un cœur volage,
Je n'ai quitté qu'un cœur ingrat.

SAPHO.

Je respire!... à l'espoir je puis livrer mon âme!

Oui, sans doute, Phaon, touché de mon tourment,

Va, par un nouveau changement,

Revenir vers l'objet de sa première flamme.

Amour, ce n'est point t'outrager,

Que d'implorer de toi cette faveur nouvelle;

Dans ses premiers liens vouloir se rengager,

Non ce n'est pas être infidèle,

Ce n'est que cesser de changer.

STÉSICHOË, à part.

O dieux ! daignez la protéger.

QUATUOR.

SAPHO.

Des ombres de la mort encore environnée,
 Au jour que je fuyais suis-je donc ramenée ?
 Mon cœur interdit, agité,
 Craint d'être séduit par un songe !
 Faut-il risquer de croire un doux mensonge ?
 Faut-il chercher la triste vérité ?

CLÉIS.

Des erreurs de l'amour encore environnée,
 Au jour de la raison suis-je donc ramenée ?
 Cesse, ô mon cœur, d'être agité,
 Ne m'abuse plus par un songe !
 Il ne faut plus sourire au mensonge,
 Il faut aimer la triste vérité.

SAPHO.

O ma tendre amie,
Tu me rends la vie.

Tu répands dans mon sein la clarté d'un beau jour.

STÉSICHORE.

O tendres amies,
Demeurez unies.

Que pour vous l'amitié puisse guider l'amour !

DAMOPHILE.
(à part.)

Par leurs jalousies
Toujours poursuivies,

Puisse leur amitié désoler leur amour.

INVOCATION.

O Vénus ! je t'implore,

Comble { mes } vœux enfin ;
 { ses }

Il en est temps encore,

Rends { moi } le cœur de l'amant { que j'adore.
 { lui } { qu'elle adore.

Ou cesse d'embraser { mon } sein.
 { son }

CLÉIS.

Amitié, je t'implore,
Comble mes vœux enfin,
Rends-lui le cœur de l'amant qu'elle adore.
Seule, viens embraser mon sein.

DAMOPHILE.

Vengeance, je t'implore,
Comble mes vœux enfin,
Il en est temps encore ;
Répands tes maux sur celle que j'abhorre,
Ou cesse d'agiter mon sein.

SAPHO.

Chère Cléis, je t'en conjure !
Que mon sort soit enfin tout-à-fait éclairci :
Du hasard qui t'amène ici
Fais-moi la fidèle peinture.

CLÉIS.

Vous vous rappelez trop ce funeste moment,
Où las, et de sa feinte, et de ma résistance,
Un jour que, vers la mer, j'errais sans défiance,
Phaon à m'embarquer me força lâchement.

SAPHO.

Avec lui, jusqu'à cet instant,
Je te croyais d'intelligence.

CLÉIS.

Ah ! détournez de moi ce soupçon offensant.
Jugez de ma fureur à cette indigne offense :
Amour, respect, égards, pleurs, rien ne m'attendrit ;
Je réclamai des dieux la céleste vengeance,

Bientôt mon cœur s'en repentit.

Tout-à-coup de sombres nuages

Le ciel paraît enveloppé.

Le vent s'élève, il croît; de sinistres présages

Le matelot semble frappé.

On craint, on s'agite, on s'égare,

On n'entend que des cris, on ne voit que des pleurs,

Et les dieux irrités, par un concert barbare,

Mèlent, à chaque instant, la foudre à nos clameurs.

Que devenait Phaon dans cet instant terrible ?

Accablé par mes maux, sur les siens insensible,

Tantôt à mes genoux il se précipitait,

Vers le nocher tremblant tantôt il s'élançait,

Des matelots troublés ranimait le courage,

Opposait leurs efforts à l'effort de l'orage,

Et revenait soudain dissiper ma frayeur.

Je ne sais, ... mais ses soins pénétrèrent mon cœur...

Et je sentis en moi, par un effet contraire,

Et naître la tendresse et mourir la colère.

Aveugle, j'oubliai l'offense et le pardon,

J'oubliai vos bienfaits et ma reconnaissance,
J'oubliai l'univers, je ne vis que Phaon,
Et de l'amour enfin je sentis la puissance.

SAPHO.

Tu t'aperçus bientôt que ton cœur abusé...

CLÉIS.

Oui, mais, dans cet instant, que pouvais-je connaître ?
Je me croyais aimée... et je l'étais peut-être...
Alors à notre hymen en vain je m'opposai,
Je promis à ses lois d céder en Sicile.
Nous arrivons, après un voyage tranquille ;
Le ciel avec mon cœur semblait s'être apaisé...
Phébus devait encor trois fois remplacer l'ombre,
Avant qu'un doux hymen pour toujours nous unît,
Tout-à-coup de Phaon le regard devient sombre,
Il paraît inquiet, il soupire, il me fuit,
Et je crus voir que le volage,
Prêt de perdre sa liberté,
En regrettait encor l'usage.

(Sapho écoute avec la plus grande joie.)

Votre nom, malgré lui quelquefois répété,
Vient d'un autre soupçon me rendre la victime;
J'erre de doute en doute et d'abîme en abîme.

Dans ce moment cruel de trouble, de terreur,
En proie à mes tourments, à mon incertitude,

Les dieux, sans doute, éclairèrent mon cœur,
Soudain de votre sort je compris la rigueur.

J'aperçus mon ingratitude,

En reconnaissant mon erreur,

Et sachant qu'en ces lieux votre amour vous amène,

Je me dis : oui, Sapho connaît trop le malheur

Pour être insensible à ma peine;

Portons-lui mes remords, ma honte et ma douleur.

A ces mots, je me sens une force nouvelle,

Je m'embarque en secret, quoiqu'un transport jaloux

Semble ajouter encor à ma peine cruelle,

Et je viens oublier, ou pleurer avec vous,

Phaon ingrat et peut-être infidèle.

DAMOPHILE.

Comment, dans des moments si doux,
Sur de simples soupçons? . . .

SAPHO, vivement.

Elle a su les comprendre.
L'amour n'a point deux attributs,
Et cesser d'être aimable et tendre,
C'est dire assez qu'on n'aime plus.

STÉSICHORE.

Cependant si j'osais . . .

SAPHO.

Ne dites rien, mon père!
Gardez-vous de troubler cette ombre de bonheur.

CLÉIS.

O Sapho ! maintenant que faut-il que j'espère ?
Mon repentir touche-t-il votre cœur ?

SAPHO, marchant avec agitation.

Laisse-moi, laisse-moi, tranquille et solitaire
A mon nouvel espoir je veux m'abandonner.

CLÉIS.

Ah ! du moins...

SAPHO.

Va, rejoins tes compagnes fidèles.
Puisses-tu retrouver près d'elles
Ce calme, ce bonheur que tu viens me donner,
Et puisse, comme moi, le ciel te pardonner.

(Cléïs se jette dans les bras de Sapho. Elle sort.)

DAMOPHILE, à part.

Préparons-nous à tout, et sachons nous contraindre,
Pour mieux frapper Sapho, feignons de la servir.
Alcée, ingrat Alcée, il m'est permis de feindre,
J'ai ma gloire à venger et ton cœur à punir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, moins CLÉIS.

SAPHO.

Mes amis, mes amis, n'en doutons plus, il m'aime.

Il aura su les maux que je souffre pour lui ;

Mes feux , mon désespoir extrême ,

Et ses remords auront agi

Mieux que je n'eusse agi moi-même.

Oui , je porte en mon sein un doux pressentiment ,

Je crois l'entendre à chaque instant ,

Je crois ici le voir paraître . . .

Tout me dit que bientôt, dans ce moment peut-être . . .



SCÈNE V.

ELS PRÉCÉDENTS, ÉRINNE, les ÉLÈVES accourant.

ÉRINNE.

Phaon est dans ces lieux !

SAPHO.

Mon cœur me le disait !

ÉRINNE.

Je l'ai vu . . .

SAPHO.

Tu l'as vu?...

ÉRINNE.

Triste, morne, inquiet,
Et je viens avant tout, dans l'excès de ma joie,
Vous apprendre qu'enfin le ciel vous le renvoie.

SAPHO, après un moment de silence.

S'il est ici... dis-moi, pourquoi ne vient-il pas?

ÉRINNE.

Peut-être le remords, la honte qui l'accable.....

SAPHO.

Quand un amant revient est-il jamais coupable?

(à Érinne.)

Pourquoi toi-même aussi ne point suivre ses pas?

DAMOPHILE.

Permettez que mon zèle...

SAPHO.

Oui, vole sur sa trace.

Peins-lui mon cœur, mes feux, le trouble de mes sens,
Et s'il croit que Sapho ne sait point faire grace,
Pour l'obtenir de lui... dis-lui que je l'attends.

(Damophile sort.)

FINALE.

Mais quoi ! j'y vais aller moi-même ;
Qui, mieux que moi, peut l'attendrir ?
Qui, mieux que moi, peut lui faire sentir
Comme on pardonne quand on aime ?
Je lui dirai, Phaon, c'est moi...
C'est ta Sapho, tendre et fidèle ;
Phaon, veux-tu vivre pour elle ?
Elle voulait mourir pour toi.
Viens, mon Ériune, mon amie,
Venez toutes, n'hésitons plus.
S'il m'accable de ses refus,
S'il me force à perdre la vie,
Par vos pleurs, à mon cœur si doux,
Déchirez son ame cruelle :
Qu'il regrette au moins, l'infidèle,
De m'avoir arrachée à vous.

STÉSICHORE.

N'espérez pas, jeune insensée,
Mépriser ainsi la raison ;

TRAGÉDIE LYRIQUE.

45

Suivez votre aveugle pensée,
Vous-même allez chercher Phaon !
Mais si l'ingrat encor vous laisse ,
Et si vous bravez le trépas ,
Je trouverai dans ma tendresse
La force d'arrêter vos pas.

SAPHO.

N'arrêtez point mes pas.

LES ÉLÈVES ET STÉSICHORE.

Nous vous suivrons sans cesse.

SAPHO.

Il partagera ma tendresse ,
Non, je n'en doute pas.
Laissez-moi, laissez-moi.

LES ÉLÈVES ET STÉSICHORE.

Nous ne vous quittons pas, etc.

(Ils sortent tous avec précipitation.)

FIN DU PREMIER ACTE.

46

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une place ; à droite du spectateur, est un temple où l'on voit la statue d'Apollon ; du même côté, dans l'éloignement, on aperçoit l'habitation des prêtres ; le rocher de Leucade est dans le fond, à gauche, donnant sur la mer. Le grand-prêtre et les prêtres sont près de l'autel d'Apollon. Les Leucadiens et Leucadiennes, hors du temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-PRÊTRE, UN PRÊTRE, PRÊTRES,
LEUCADIENS ET LEUCADIENNES.

LE CHOEUR.

O fils du maître du tonnerre,
Nous élevons nos bras vers toi ;
Apollon, reçois la prière
D'un peuple soumis à ta loi.
De ce rocher, de ces abîmes,
Éloigne les faibles amants ;
Ils ne t'offrent que des victimes,
Tu dois préférer notre encens.

LE GRAND-PRÊTRE, aux Leucadiens.

Allez, des dieux toujours implorez la clémence,
Mais respectez leur volonté :
Ce n'est que par l'obéissance
Qu'on a des droits à leur bonté.

(Les Leucadiens sortent.)

LE GRAND-PRÊTRE, aux prêtres de sa suite.

Déjà depuis long-temps, dédaignant nos oracles,
Les amants malheureux ne viennent plus chercher
La mort ou le repos sur ce fatal rocher :

On s'accoutume à craindre ces spectacles,
Et nous oublions trop qu'étonner les esprits
Est de notre pouvoir une base constante,
Et qu'à l'erreur bientôt succède le mépris,
Quand elle a cessé d'être une erreur imposante;
Ne sommes-nous donc plus les ministres des Dieux?

UN PRÊTRE.

Rassurez-vous; le destin nous prépare
Un sacrifice ensemble et touchant et fameux;

Une femme célèbre et que l'amour égare,
Vient chercher sur ces bords un trépas glorieux;
Déjà plus d'une fois dans l'ardeur qui l'anime,
Sans crainte ses regards ont mesuré l'abîme.

LE GRAND-PRÊTRE.

On la nomme?

LE PRÊTRE.

Sapho.

LE GRAND-PRÊTRE

Sapho? Que dites-vous?...

Serait-ce cette Muse ornement de la Grèce?

LE PRÊTRE.

Elle-même; à son sort le peuple s'intéresse,
Son nom connu, vanté de tous,
Entraîne sur ses pas la foule qui s'empresse,
Et c'est pour elle enfin que ce peuple à genoux
Vient à l'instant des dieux apaiser le courroux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Amis, nous sommes seuls, parlons sans nous contraindre;

Il est plus d'un écueil qu'ici nous devons craindre ;
Ministres d'Apollon , c'est à nous de juger
S'il veut ou ne veut pas punir ou protéger,
Et si nous permettons qu'un si brillant exemple
Du peuple qui s'alarme excite la douleur,
Bientôt notre antique splendeur...
Mais on vient, rentrons dans le temple.

**SCÈNE II.****LES PRÉCÉDENTS, DAMOPHILE.****DAMOPHILE.**

Je venais vous parler, restez, ne craignez rien.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que voulez-vous de nous ?

DAMOPHILE.

Un moment d'entretien.

Sapho , vous le savez, sur ce rocher funeste

Vient chercher aujourd'hui le seul bien qui lui reste,
La mort...

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous ignorons la volonté des dieux.

DAMOPHILE.

En vain vous prétendez vous cacher à mes yeux :
Je sais jusqu'où s'étend votre pouvoir suprême,
Et je ne viens point en ces lieux,
Pour troubler des desseins que j'approuve moi-même ;
J'y viens vous enseigner à mieux perdre Sapho,
J'y viens, à mes projets pour mettre enfin le sceau,
En un mot, je la hais, et c'est assez vous dire
Quel est le sentiment qui près de vous m'attire.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ces étranges discours...

DAMOPHILE.

Mais vous doutez, je croi...
Pour calmer votre ame incertaine

Apprenez le sujet d'une trop juste haine,
 Et ne redoutez plus de vous fier à moi.
 Alcée et moi, remplis d'une égale tendresse,
 Nous vivions heureux et contents;
 Nous devions à l'autel consacrer nos serments;
 L'amour nous enflammait de sa plus pure ivresse,
 Et mon bonheur était l'objet de tous mes chants;
 Car célèbre par mes talents,
 J'étais alors au rang des Muses de la Grèce.
 Heureux et funestes instants !

(Après un moment de silence.)

On célébrait ces jeux, suivant l'antique usage,
 Où l'on nomme un vainqueur dans l'art brillant des vers.
 Vingt rivaux du public balançaient le suffrage,
 Je parais, je concours, j'emporte l'avantage,
 Aux yeux de mon amant, aux yeux de l'univers.
 Sur mon front glorieux on plaçait la couronne,
 Une femme s'avance et tout est suspendu;
 C'était Sapho... Son nom de chacun entendu

Dispose en sa faveur la foule qu'elle étonne,
Elle parle, et d'un prix justement obtenu

On me dépouille, on le lui donne.

Pâle, sans voix, sans force, et la mort dans le cœur,
Je cherche en mon amant un appui nécessaire,

Et je le vois... concevez mon malheur!

Aux pieds de ma rivale altière.

Comment puis-je en parler sans mourir de douleur?

LE GRAND-PRÊTRE.

Reprenez vos esprits.

DAMOPHILE.

Depuis ce jour terrible

Les Muses et l'amour s'enfuirent loin de moi :

Je fus long-temps accablée, insensible,

Je vivais sans savoir pourquoi;

Mais du nom de Sapho sans cesse importunée,

Tout-à-coup je sentis que vivre infortunée,

C'était me dégrader et non pas me venger :

Un sentiment que rien n'a pu changer,

Un dépit, une horreur, une haine amoureuse,
En pénétrant mon sein me rendit furieuse ;
Et bien que mon amant peu payé de retour,
Ne goûtât point le fruit d'une flamme parjure,
Par l'amour et la gloire outragés en un jour,
Je jurai, dût le sort me frapper à mon tour,
De punir sur Sapho ma honte et mon injure.

LE GRAND-PRÊTRE.

Un serment..

DAMOPHILE.

Je le tins : j'osai feindre d'aimer
Celle que sans fureur je ne pouvais nommer,
Et sachant que Phaon, à ses feux peu fidèle,
Osait adorer en secret
Cléïs, aimable enfant que Sapho chérissait,
Je me dis : c'est par là qu'il faut me venger d'elle.
Avec art j'irritai cette amour criminelle,
Et d'un feint sentiment me parant à propos,
Je lui ravis Cléïs, Phaon et le repos.

LE PRÊTRE.

Sans doute, c'est alors que dans ces lieux conduite...

DAMOPHILE.

Moi-même je pris soin d'y diriger ses pas,
Et dans la douleur qui l'agite,
Elle allait à mes yeux se livrer au trépas,
Quand Phaon et Cléis, faibles et sans défense,
Prêts à s'unir par de saints nœuds,
Troublés par le remords, incertains, malheureux,
Viennent ici tous deux lui rendre une espérance
Qui la dérobe aux coups que portait ma vengeance.
Que vous faut-il encor après de tels aveux?...

LE GRAND-PRÊTRE.

De ce discours que devons-nous attendre?

DAMOPHILE.

Tout... Le moment est précieux,
Pour perdre ma rivale, il ne faut que s'entendre,

(Le Grand-Prêtre veut parler, elle continue.)

Et c'est votre intérêt et le mien que je veux...

Loin des yeux de Sapho, dans ce lieu solitaire,
Je vais d'abord réunir nos amants;
J'ai su déjà calmer leurs vains tourments,
Et grâce à leur amour, à ma haine, j'espère
Que le remords, qu'en leurs cœurs j'ai fait taire,
Ne viendra point troubler ces propices moments.
Mais de mes longs efforts, de ma juste colère,
Pour m'assurer enfin le prix,
Cette nuit même, ici, dans l'ombre et le mystère,
Avant tout, par vos soins, il faut qu'ils soient unis.
Cependant élevez votre voix redoutable,
Qu'un oracle, à mes vœux... aux vôtres favorable,
Jusque-là de Sapho rassure les esprits,
Et, saisissant l'instant où cet hymen coupable,
Détruira son dernier espoir,
Donnez-nous un exemple à jamais mémorable,
Et délivrez mes yeux du tourment de la voir.

LE GRAND-PRÊTRE, après un instant de silence.

Il nous importe peu qu'on aime, ou qu'on haïsse;

Interprètes des dieux, d'eux seuls nous dépendons :
S'il faut que de Sapho l'épreuve s'accomplisse,
Ils le feront connaître, et nous obéirons.

(Ils rentrent dans le temple.)

SCÈNE III.

DAMOPHILE.

Il suffit, j'ai parlé, mon ame se rassure.
Sapho, fatal objet des tourments que j'endure,
Tu vas donc expier de si cruels affronts.

ARIETTE.

Enfin l'heure est venue,
Je saurai la saisir :
Les dieux m'ont entendue,
Ils vont enfin punir !
Leur foudre vengeresse
Est remise en mes mains ;
Point de pitié, point de lâche faiblesse !
C'est imiter les dieux, que frapper les humains.

Mais quoi ! pour être ma victime,

Qu'as-tu donc fait, Sapho ?
Alcée ! indigne auteur du transport qui m'anime,
Faut-il punir ton crime
Par un crime nouveau ?
Je le vois . . . , il s'avance . . .
Il détourne les yeux !
D'une juste vengeance
Il paraît furieux
Alcée, arrête, écoute !
Viens abjurer tes torts ;
D'une amante trahie excuse les transports ,
Mais non ! . . . tu fuis ! . . . sans doute
Ingrat ! tu veux m'ôter jusques à mes remords !
Eh bien ! l'heure est venue, etc.

(Elle regarde.)

Phaon ne paraît point encore,
Sapho, malgré mes soins, l'aurait-elle surpris ?...

(Elle écoute. Quelques Leucadiens paraissent.)

Non, je la vois.... retournons vers Cléis,
Risquons tout pour la rendre à l'amant qu'elle adore,
Embrasons leur amour des transports de mon cœur,
Et perdons ma rivale, ou mourons de douleur.

(Elle sort.)

SAPHO,
SCÈNE IV.

SAPHO, dans le plus grand désespoir, **STÉSICHORE**, les **ÉLÈVES**,
quelques **LEUCADIENS** et **LEUCADIENNES** mornes et dispersés.

SAPHO, allant çà et là.

Je le cherche en tous lieux ! vainement je l'appelle,
Phaon, tu n'entends point mes cris.

(Avec désespoir.)

Phaon !!!

STÉSICHORE, à part.

De tant d'amour, dieux ! quel sera le prix ?

SAPHO.

Phaon ! entends la voix d'une amante fidèle !...

(Elle marche avec agitation.)

A qui, dans mon malheur, puis-je donc recourir ?

Qui pourra consoler la douleur qui m'agite ?

Chaque endroit où je vais, chaque endroit que je quitte,

Je me dis : en ces lieux peut-être il va venir,

Peut-être, à l'instant même, il venait d'en sortir ;

Un espoir me retient, un autre espoir m'entraîne,

Je vais, je viens, je cours, interdite, incertaine,
Je demande Phaon, je ne le trouve pas,
Et je meurs mille fois en lui tendant les bras !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ÉRINNE, PHAON,
LEUCADIENS.

On entend des Leucadiens s'écrier : le voilà, le voilà ; ils paraissent conduisant Phaon.

ÉRINNE, LEUCADIENS ET LEUCADIENNES.

Le voilà ! le voilà !

SAPHO, tombant dans les bras de Stésichore.

Dois-je croire?... j'expire !

ÉRINNE.

Ah ! vivez pour Phaon.

SAPHO.

Pour Phaon ! je le voi,

Je n'en puis plus douter... C'est lui... lui... près de moi !...

(Elle s'approche vivement, puis dit avec timidité) :

A l'instant même, ici, je peignais mon délire,...

Mes feux, mes transports, ma douleur.

Te voilà, ... je te vois... et je ne puis rien dire...

Tout est là !... concentré... dans le fond de mon cœur.

PHAON, à part.

Que lui répondre ? ô dieux !

SAPHO.

Dis-moi... que dois-je croire ?

Dis... ton cœur n'a donc pas tout-à-fait oublié

Celle qui de t'aimer faisait toute sa gloire ?

Tu reviens donc vers elle ?... est-ce amour ou pitié ?

PHAON.

Mes torts...

SAPHO.

N'achève pas, ... l'amour enfin m'éclaire.

Moi seule j'eus des torts, je le sens à présent ;

Je crus qu'il suffisait d'adorer son amant,

J'oubliai qu'il fallait lui plaire.

**Tu ne me verras plus attachée à tes pas,
Inquiète, agitée, et sans doute importune;
De mes maux, de mon infortune,
Non, je ne te parlerai pas....**

**Tu détournes les yeux?... est-ce que tu m'abhorres?...
Permets-moi seulement d'insister sur ce point;
Ne me dis pas que tu m'adores,
Dis-moi que tu ne me hais point.**

PHAON.

Puis-je haïr des dieux le plus parfait ouvrage?

SAPHO.

Je le savais bien moi, qu'il n'était plus volage.

STÉSICHORE.

**Si vraiment le remords vous ramène à ses pieds,
N'en doutez point, Phaon, vos torts sont oubliés.
Mais songez-y, craignez de devenir coupable;
Pour elle, sur vos feux je veillerai toujours,**

Et devant l'univers je vous rends responsable
De son bonheur et de ses jours.

PHAON.

Croyez que je gémis sans cesse
Des maux que j'ai pu lui causer ;
Croyez qu'à mes yeux ma faiblesse
Jamais n'a pu les excuser,
Et jugez aujourd'hui par l'excès de ma peine...

STÉSICHORE.

Qu'un serment à son sort pour jamais vous enchaîne ;
Jurez entre mes mains,...

SAPHO.

Non, non, point de serment !
Vous l'offensez, il est sincère,
Et le plus sûr engagement
Est celui que l'amour sait faire.

(à Phaon.)

Peins-lui donc mieux tes tendres sentiments,
Excuse ses soupçons, son amitié sévère ; ...

Nous devons l'honorer, le chérir comme un père,
Dis... ne serons-nous pas tous les deux ses enfants?...
Mais tu ne réponds rien ? tu sembles te contraindre ?
Quand Sapho même a cessé de se plaindre,
Est-il pour nous encor quelque malheur ?

PHAON.

Je lis à peine dans mon cœur.

SAPHO, se troublant.

Eh bien ! les dieux en toi donnent un grand exemple
De ce que peut le repentir, l'honneur...
Viens, prions-les, dans la paix de leur temple,
De détourner de nous ce reste de douleur
Que dans tes yeux je vois avec frayeur.

PHAON.

Allez, Sapho !... vos prières sont pures...
Ils recevront votre encens et vos vœux...
Allez !... espérez d'eux de propices augures !

SAPHO.

Quoi ? seule !...

PHAON.

Implorez-les pour vous... et pour nous deux.

STÉSICHORE, à part.

Que je redoute encor!

PHAON.

Ciel!

SAPHO, à part.

De l'oracle même

Sachons d'où naît en lui ce secret embarras.

(à Phaon.)

Je te quitte... il le faut... tu le veux... et je t'aime...

Mais promets-moi qu'ici tu resteras.

PHAON.

Oui... je vous le promets... (à part.) Qu'osai-je dire? hélas!

SAPHO, aux Leucadiens.

Amis! vous qui, touchés de ma douleur extrême,

Avez suivi mes pas pour calmer mes tourments;

Venez, que votre voix se mêle à mes accents!

Et puisse, en sa bonté, la justice suprême
Me promettre un bonheur différé si long-temps.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

PHAON, seul.

Eh bien ! en est-ce assez, et suis-je assez à plaindre ?
Dois-je rester ou fuir, dois-je espérer ou craindre ?
Faut-il flatter Sapho d'un inutile espoir ?
Faut-il cacher mes feux ou dévoiler mon ame ?
Mais quel cruel hasard me force à la revoir !
Que pouvais-je répondre aux élans de sa flamme ?
Ce funeste rocher sans cesse me semblait,
En demandant sa proie, autoriser ma feinte ;
Je croyais voir Cléis, et tremblant, inquiet,
Agité par l'amour, par l'honneur, par la crainte,

Pour lui rendre un instant son destin moins cruel,
J'ai peut-être à Sapho porté le coup mortel!

ARIETTE.

Le destin me persécute,
Tout m'accable, tout me nuit,
En tout lieu je suis en butte
Au malheur qui me poursuit.
Si le sort inexorable
Peut me faire ainsi souffrir,
Grands dieux ! quand on est coupable
Comment sait-il donc punir ?

O ma Cléis, ô mon amie !
Vois mon amour, vois ma douleur :
Reviens, c'est Phaon qui t'en prie,
Reviens lui rendre le bonheur.
Quoi ! de Sapho les larmes, la tendresse,
De nous quitter nous feraient une loi !
Ah ! que son nom soit l'honneur de la Grèce,
Mais que Phaon soit heureux près de toi.
Que dis-je ? je m'égare . . .
Elle a voulu me fuir . . .
Le malheur nous sépare,
Cléis ! . . . Sapho ! . . . que vais-je devenir ?
Le destin, etc.

SCÈNE VII.

DAMOPHILE, PHAON.

PHAON.

O Damophile ! en vous seule j'espère,
Où dois-je aller ?... que faut-il faire ?
Cléis ne paraît point... et j'ai revu Sapho !

DAMOPHILE.

Sapho ? Ciel !...

PHAON.

Je venais dans ce lieu solitaire,
Redoutant malgré moi quelque malheur nouveau ;
Soudain j'entends Sapho qui me cherche, m'appelle ;
On me voit, on m'entoure, on m'entraîne près d'elle,
Je veux la détromper d'une fatale erreur ;
Mais ses pleurs, son espoir, sa tendresse cruelle,
Ces remords qui partout me glacent de terreur,
Tout a fermé ma bouche et déchiré mon cœur.

SAPHO,**DAMOPHILE.**

Que fait-elle ? En quels lieux . . .

PHAON.

Elle va de l'oracle

Savoir si le destin permet notre union.

A mon bonheur encor c'est un nouvel obstacle.

O funeste moment ! O malheureux Phaon !

DAMOPHILE.

Rassurez-vous : . . . vous connaissez mon zèle ,

Je vous réponds de tout.

PHAON.

Hélas !

DAMOPHILE.

Cléis à l'instant suit mes pas.

Son cœur à vos désirs cesse d'être rebelle.

PHAON.

Quoi ! . . .

DAMOPHILE.

Je vous le redis, soyez tendre et fidèle.
Je vous réponds de tout.

PHAON.

Que ne vous dois-je pas ?



SCÈNE VIII.

CLÉIS, DAMOPHILE, PHAON.

CLÉIS, dans le fond du théâtre.

Où vais-je ?... malgré moi... j'hésite... je chancelle...

PHAON.

Cléis ! ô mon unique bien !

CLÉIS.

Eh quoi, Phaon ! ton cœur n'a point trahi le mien !...
Grands dieux ! si pour l'aimer je deviens criminelle,
Contre lui, contre moi, soyez donc mon soutien !

DAMOPHILE, à part.

Frappons le dernier coup, ne ménageons plus rien.

DUO.

PHAON ET CLÉIS.

Plus de regrets, plus de tristesse,
L'amitié nous sauvera tous;
O cher objet de ma tendresse,
Profilons d'un moment si doux.

PHAON.

Loin de toi je me crois coupable,
Mais puis-je l'être en te voyant?

CLÉIS.

Loin de toi, le remords m'accable,
Mais je l'oublie en t'écoutant.

ENSEMBLE.

Enfin que l'hymen nous unisse,
N'hésitons plus, voilà l'instant;
Amour, amour, sois-nous propice,
Nous te servons en t'offensant.
Plus de regrets, etc.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DAMOPHILE, SAPHO.

Sapho paraît, conduite par Damophile qui lui montre les deux amants;
elle s'approche d'eux précipitamment, et les sépare avec indignation.
Damophile reste au fond du théâtre et les observe.

SAPHO.

(à Phaon.)

Ingrat, c'est donc ainsi que tu n'es plus volage?

(à Cléis.)

Monstre, c'est donc ainsi qu'il a trahi sa foi?

Les voilà ces amants qui revenaient vers moi!

CLÉIS, à part.

Que devenir?...

PHAON, à part.

Grands dieux, soutenez mon courage!

SAPHO.

Et j'ai pu tous les deux les presser sur mon sein.

Avec eux sur leurs maux je me suis attendrie,

Et les pleurs qu'essuyait ma main
Étaient ceux de la perfidie!

CLÉIS.

Non!...

SAPHO.

Que t'ai-je donc fait pour me causer la mort?
Au défaut des parents que te ravit le sort,
N'ai-je pas élevé ton enfance timide,
Ne t'ai-je pas servi de soutien et de guide?
Et lorsqu'après ta fuite, un instant tu semblas
Sentir ta noire ingratitude,
Ne t'ai-je pas, perfide, encor tendu les bras?
Me suis-je fait un jeu de ton inquiétude?
Et n'as-tu pas trouvé dans ma tendre amitié
Ce repos qu'aujourd'hui tu m'ôtes sans pitié?

CLÉIS.

Oui, Sapho, je l'avoue, oui, je suis une ingrate;
Qu'en reproches sur moi votre courroux éclate,
Ils n'égaleront pas mes combats douloureux;
Je voudrais à l'instant expirer à vos yeux!

SAPHO, tranquillement.

Tiens, regarde, Phaon, tiens, voilà ton ouvrage.
La voilà sans espoir, sans force, sans vertu :
Son cœur était sensible, et tu l'as corrompu.

PHAON.

C'en est trop ! je ne puis supporter cet outrage !...

SAPHO.

Tu ne peux supporter cet outrage ! et pourtant
Des maux que tu me fais tu supportes la vue ;
Tu me vois à tes pieds, suppliante, éperdue,
Et tu parais, cruel, m'y voir tranquillement.
Est-ce donc là le prix de mes feux, de mes larmes ;
Et pour frapper mon cœur n'as-tu point d'autres armes ?

PHAON.

Vous déchirez le mien !...

SAPHO.

Quand je bravai les flots,
Dans l'espoir d'arrêter ta fuite téméraire,

On me disait, Sapho, Sapho, qu'allez-vous faire ?
Faut-il vous exposer à la fureur des eaux,
Fuir peut-être à jamais vos amis et Lesbos,
Pour chercher un ingrat peu digne de vous plaire ?
Je répondais, non, non, je meurs à chaque instant,
Et j'aime mieux encor mourir en le cherchant.
Je partis; j'oubliai jusqu'à mon existence;
Et de tant de tourments voilà la récompense !
Mais tu frémis, je crois ?... Si je pouvais penser...
Eh bien, parle... dis-moi... parle; tout te l'ordonne !

PHAON.

Je ne mérite pas que Sapho me pardonne.

SAPHO.

Il ne mérite pas !... Il l'a pu prononcer !...

(Avec anxiété.)

Il ne mérite pas !... Dieux puissants ! qu'il en coûte
A s'entendre assurer un malheur qu'on redoute !

(Elle éclate.)

Oui, traître ! tu dis vrai, je le sens, je le voi,

Tu ne mérites pas l'amour que j'ai pour toi.

Tu t'es fait un plaisir barbare
D'empoisonner deux cœurs que la tendresse égare,
D'en troubler l'union, d'en détruire la paix,
Et pour mieux mettre enfin le comble à tes forfaits,
Tu reviens aujourd'hui, pour consommer le crime,
Savoir qui, de nous deux, doit être ta victime;
Eh bien, ce sera moi!

PHAON, l'arrêtant.

Quel transport vous anime?

SAPHO, le repoussant.

Laisse-moi, laisse-moi, je puis te contenter;
Je n'ai pas attendu, pour braver cet abîme,
Perfide! que ton bras vînt m'y précipiter.

CLÉIS, se jetant à ses pieds.

Voyez nos pleurs.....

PHAON.

L'effroi qui tous deux nous agite...

SAPHO,**SAPHO.**

Que m'importent des pleurs que la faiblesse excite ?

PHAON.

Le bonheur de Sapho peut seul nous consoler.

SAPHO.

Qui m'en sera garant ?

(On entend un bruit extraordinaire.)

PHAON.

Les dieux qui vont parler.



SCÈNE X.

**LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES, STÉSICHORE,
ÉRINNE, DAMOPHILE, LES ÉLÈVES, LES
LEUCADIENS ET LES LEUCADIENNES.**

Le grand-prêtre et les prêtres se placent dans le temple. Damophile va près de Cléïs, qu'elle rassure. Sapho et Phaon s'arrêtent.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tout ici d'Apollon annonce la présence ;

Ce dieu sur les autels descend à notre voix :
Mortels, il va dicter des lois,
Prosternez-vous tous en silence.

(On se prosterne.)

L'ORACLE.

LES TOURMENTS DE SAPHO VONT FINIR SANS RETOUR,
PHAON DOIT PAR L'HYMEN CONSACRER SON AMOUR.

PHAON, avec effroi.

Son amour,... quel amour?... ô lumière funeste!...
Son hymen et la mort, voilà ce qui me reste.

(Cléïs se jette dans les bras de Sapho, qui la remet dans ceux de
Damophile. Elles sortent.)

LE CHOEUR.

Vive Sapho, vive Phaon!
Ce jour va terminer leur peine.
Le destin a parlé par la voix d'Apollon,
Il veut sur ses autels que l'hymen les enchaîne.
Vive Sapho, vive Phaon!

SAPHO, devant l'autel.

Prosternée aux pieds des autels,
J'implorais le retour de celui que j'adore;

Vous m'avez exaucée, ô puissants Immortels !
Mais souffrez que ma voix vous importune encore.
D'un noir pressentiment mon cœur est agité ;
Prête à jouir d'un bien que j'ai tant souhaité ,
Je crains qu'il ne soit dû qu'à la faveur suprême ;
Je crains que votre autorité
Ne me rende celui que j'aime ;
Ah ! laissez-lui la liberté
De se donner lui-même ;
Que par l'ordre des dieux il ne soit plus lié,
Mais rendez-le sensible au tourment qui m'opprime ,
Que ce soit son amour, et non votre pitié,
Qui le ramène à ma tendresse.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne vous défiez point de la bonté des dieux ;
Allez vous préparer au plus sacré des nœuds.

LE CHOEUR.

Non, ne résistez plus, votre frayeur est vaine ;
Le destin a parlé par la voix d'Apollon,
Il veut sur ces autels que le jour vous ramène.

Vive Sapho, vive Phaon !

(Les prêtres sortent.)



SCÈNE XI.

SAPHO, PHAON, STÉSICHORE, ÉRINNE, ÉLÈVES,
LEUCADIENS ET LEUCADIENNES.

STÉSICHORE.

Enfin tout nous devient propice,
Le ciel est apaisé, ne redoutons plus rien :
Venez, ô mes enfants, qu'un ami vous unisse.

PHAON.

Grands dieux qui l'ordonnez, protégez ce lieu !

(à Sapho.)

Oui, Sapho, rendez-moi toute votre tendresse ;
Vos malheurs... cet oracle... ont décidé mon choix :

Je saurai vaincre un reste de faiblesse,
Et j'ai trahi vos feux pour la dernière fois.

SAPHO.

O moment enchanteur, ô volupté suprême !
C'en est donc fait, Phaon, tu réponds à mes vœux !

Je suis l'objet que ton cœur aime !

Que nous allons passer des jours délicieux !
Oui, je te donnerai toute mon existence,
Je vivrai pour toi seul, par ta seule présence ;
J'abandonne ces arts qui charmaient ma douleur ;
J'abandonne les prix, les lauriers de la gloire,
J'ai vaincu mon amant, l'amour et le malheur,
Je ne veux plus d'autre victoire.

STÉSICHORE.

Que dites-vous ? l'amour n'exclut point les talents ;
L'émotion qu'ils font naître en notre ame
Est un bienfait dans tous les temps ;
Ils embelliront votre flamme,
Comme ils enchantaient vos tourments.
Cherchez plutôt, cherchez leur aimable influence.

SAPHO.

Ah ! si c'est un moyen de plaire à ses regards,
Inspire-moi, dieu des beaux-arts,
Viens embraser mon cœur de leur divine essence !

(à Phaon.)

Mais je ne veux chanter que l'amour et nos nœuds :
Quand le destin jaloux de nous voir trop heureux,
Troublera nos plaisirs par un moment d'absence,
J'aurai besoin encor de parler de mes feux...
Et je me tromperai par des chants amoureux.

FINALE.

Ariette.

SAPHO.

Enfin, je vais donc être heureuse,
Non, non, je n'en puis plus douter,
D'une fortune rigoureuse,
Je n'ai plus rien à redouter :
L'ordre des dieux me rend la vie,
Et mon amant me rend son cœur;
Jusqu'aux regrets de mon amie,
Tout vient assurer mon bonheur.

Moments cruels où j'osai croire
Que je le perdais pour toujours,
Fuyez, fuyez de ma mémoire,
Laissez-y régner les amours.

Et toi rocher funeste et sombre,
Tu ne m'entendras plus gémir.
Pour la première fois ton ombre
Servira de voile au plaisir.

LE CHOEUR.

Puisse plutôt la céleste vengeance
Sur ce rocher faire tomber ses coups !
Puisse-t-il dans les flots s'abîmer devant nous !
Pussions-nous oublier jusqu'à son existence !
Et puisse ce séjour de larmes, de douleur,
Devenir à jamais le temple du bonheur !

SAPHO.

De l'hymen, de l'amour puisqu'enfin c'est la fête,
Amis, qu'à les chanter chacun de nous s'apprête ;
Venez tous avec moi, demain avant le jour,
Célébrer en ces lieux et l'hymen et l'amour.

LE CHOEUR.

Avec la renaissante aurore,
Oui, dans ces lieux nous reviendrons,
Ici nous vous ramènerons
L'objet que votre cœur adore :
De fleurs nous vous couronnerons,
Nous formerons votre hyménée,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

79

Et nous prierons la destinée
De répandre sur vous ses dons.

(Ils sortent en entourant Sapho et Phaon.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La scène est toujours devant le temple, il est nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMOPHILE, PLUSIEURS HOMMES.

DAMOPHILE, marchant à pas lents et observant les lieux.

Ne craignez rien, avancez-vous.

LES HOMMES.

Ne craignons rien, avançons-nous.

DAMOPHILE ET LES HOMMES.

Nous sommes seuls, le ciel est sombre,
La nuit nous couvre de son ombre,
Ne craignons rien, avançons-nous.

UN HOMME.

Que faut-il faire ? instruisez-nous.
Parlez.

TRAGÉDIE LYRIQUE.

81

DAMOPHILE.

Ici dispersez-vous,
A tous les yeux dérobez-vous ;
Mais à ma voix rassemblez-vous,
Et sachez , profitant de la force et du nombre,
Sur ces bords nous embarquer tous.

LES HOMMES.

Ne craignez rien, comptez sur nous :
Nous saurons, profitant de la force et du nombre,
Sur ces bords vous embarquer tous.

DAMOPHILE.

Bravez leurs cris et leur courroux.

LES HOMMES.

Nous braverons leurs cris et leur courroux.

DAMOPHILE.

Que rien surtout ne me décèle.

LES HOMMES.

Reposez-vous sur notre zèle,
Ne craignez rien, comptez sur nous, etc.,

DAMOPHILE.

Tout est-il prêt?

LES HOMMES.

Comptez sur nous, etc.

(A la fin du trio, les hommes sont déjà disposés et cachés en différents endroits.)

DAMOPHILE, seule.

O toi que je perdis en perdant la victoire !

Toi qui pour un laurier arraché de mon front,

Sans pitié m'accablant du plus cruel affront,

Oublias de longs jours et d'amour et de gloire !

Alcée, objet de mes plus tendres vœux,

Tremble ! je tiens en ma puissance

Et l'objet de ma haine et celui de tes feux,

Et je sens qu'il ne reste à mon cœur malheureux

Que la fureur et la vengeance.

(Phaon paraît dans le fond du théâtre.)

Sombre et rêveur, Phaon s'avance,

Cléïs ne peut tarder : tous les deux sans espoir,

Pour la dernière fois ils pensent se revoir.

Mais je compte sur leur faiblesse :

Si l'amour me trahit dans ce dernier instant,

Je jure de nouveau qu'au défaut de l'adresse,
La force de tous deux me rendra la maîtresse:
Tout est prêt pour l'hymen ou pour l'enlèvement.
Observons, écoutons, agissons promptement.

(Elle se retire à l'écart.)

SCÈNE II.

PHAON, arrivant à pas lents.

Tout repose, tout dort; la nuit et le silence
De ce séjour encor semblent doubler l'horreur.
D'un mouvement secret de crainte, de terreur,
J'éprouve, malgré moi, la funeste influence.
Je frémis!... Cependant la tranquille innocence
Goûte au sein du sommeil un calme bienfaiteur;
Sapho, dans une douce et paisible assurance,
Peut-être un songe heureux ajoute à ton erreur.
Tu dors en paix... Tu dors, et moi, dans ma douleur,
Ingrat! pour une autre je veille!
Mais n'en accuse point une volage ardeur,

Sommeille en paix, Sapho, sommeille.
Averti par les dieux, je viens, malgré mon cœur,
Pour conserver tes jours renoncer au bonheur.

AIR :

O douloureux sacrifice !
Cléis, il faut donc nous fuir ;
Toi-même as prononcé l'arrêt de mon supplice,
Et mon cœur attendri n'a pu te démentir.

Mais je vais la revoir encore ;
Oui, je vais entendre sa voix ;
Je vais lui dire : Je t'adore.
Oui, je vais la revoir encore ; . . .
Mais c'est pour la dernière fois.
O douloureux ! etc.

Non, non, fuyez, transport coupable,
Ingrat amour, lâche désir ;
De cet oracle redoutable,
Oui, chaque mot me fait frémir.
La terreur me suit et m'agite,
En vain je veux braver le sort,
Contre moi l'univers s'irrite,
Je vois Sapho, je vois la mort . . .
Sapho, pardonne si j'hésite,
Laisse-moi soupirer encor,

Ce soupir, que l'amour excite,
De l'amour est le dernier tort.

SCÈNE III.

DAMOPHILE, CLÉIS, PHAON.

(Phaon et Cléis s'approchent lentement, se montrent le rocher
et gardent quelque temps le silence.)

PHAON.

Eh bien ! Cléis ! . . .

CLÉIS.

C'en est donc fait, Phaon ?

PHAON.

Oui, je serai malheureux ! . . .

CLÉIS.

Non,

Ne crois pas que l'amour toujours ainsi t'outrage !
Les dieux protégeront cet effort généreux ;

Tu ne seras point malheureux.

Ah ! cet espoir peut seul soutenir mon courage !

PHAON.

Quoi ! faudra-t-il même à tes yeux...

D'un autre hymen former les nœuds ?

Non !

CLÉIS.

Qu'oses-tu penser ? l'oracle irrévocable

Qui promet à Sapho la fin de son tourment,

Dit assez qu'il faut être infidèle ou coupable ;

Qui peut finir ses maux ? La mort, ou son amant.

DAMOPHILE.

Dites plutôt, l'hymen que le sort vous ordonne ;

Lorsque l'espoir nous fuit, l'amour nous abandonne.

Osez former vos nœuds, bravez ce vain effroi ;

De la nécessité Sapho suivra la loi.

CLÉIS.

Si je m'abuse, hélas ! que le ciel me pardonne !

Mais je ne puis dompter mes noirs pressentiments.

PHAON.

Ciel !

CLÉIS.

Tu peux hésiter ; à ta reconnaissance
Sapho n'a d'autres droits que des feux trop constants.
Mais moi ! moi dont elle a soutenu l'existence,
Moi ! je pourrais encor, trahissant mes serments !...
Non ! par le désespoir je serais poursuivie ;
Ce sacrifice affreux peut me coûter la vie ,...
Mais l'ombre de Sapho n'accusera jamais
Cléis d'avoir encor oublié ses bienfaits.

DUO.

CLÉIS ET PHAON.

Jurons, jurons par l'amour même
De renoncer à notre amour ;
Jurons, jurons par l'amour même
De nous séparer sans retour.

PHAON.

C'est dans les mains de ce que j'aime
Que je dépose ce serment.

Puisse des dieux la justice suprême
Favoriser ce parjure innocent !

(Damophile avertit ses complices ; ils s'approchent doucement.)

CLÉIS.

Adieu !

PHAON.

Cher objet de ma flamme !
Faut-il nous séparer ?

CLÉIS.

Adieu !

PHAON.

Quel désespoir affreux vient agiter mon ame !

CLÉIS.

De mon amour pour toi reçois encor l'aveu.....

ENSEMBLE..

Adieu ! adieu !



SCÈNE IV.

DAMOPHILE, LES HOMMES,
LES PRÉCÉDENTS.

(Les hommes saisissent Cléis et Phaon, et les entraînent
vers la mer; ils se débattent.)

CLÉIS.

Ciel!

PHAON.

O ciel! que faites-vous?

LES HOMMES. | Cédez!

DAMOPHILE. | Cédons!

CLÉIS.

Grands dieux!

LES HOMMES.

Suivez-nous.

PHAON.

Vous abusez....

LES HOMMES.

Suivez-nous.

Non, non !

LES HOMMES. { Craignez la résistance...
DAMOPHILE. { Quelle inutile résistance !

CLÉIS.

Phaon!... Je tombe à vos genoux !

PHAON.

Ah ! respectez son innocence !

LES HOMMES.

Suivez-nous.

PHAON.

De cette indigne violence
Qu'attendez-vous ?

(On les entraîne.)

CLÉIS.

Au secours ! au secours !

PHAON.

Lâches, que faites-vous ?

LES HOMMES.

Suivez-nous,
Embarquez-vous.

(On les embarque, ainsi que Damophile. Dès qu'ils ont disparu,
on entend une musique agréable.)

**SCÈNE V.**

**SAPHO, STÉSICHORE, ÉRINNE, UNE
LEUCADIENNE, LEUCADIENNES.
ÉLÈVES, ENFANTS.**

Le jour paraît. Marche de Leucadiennes habillées en blanc, et portant sur la tête des corbeilles pleines de fleurs; deux de celles qui ouvrent la marche portent la statue de l'Amour, et deux autres celle de l'Hymen : elles les posent devant le temple. Sapho, couronnée de fleurs et vêtue de blanc, paraît au milieu de la marche, elle est précédée par deux enfants, dont l'un porte une corbeille où sont deux tourterelles, et l'autre un vase où brûle le feu sacré. Ses élèves la suivent, tenant des lyres et autres instruments antiques. Stésichore et Érinne la conduisent. Quand la marche est finie, Sapho regarde partout avec inquiétude.

SAPHO.

Mais pourquoi dans ces lieux Phaon ne vient-il pas ?
Qui pourrait retenir ses pas ?

Le soleil va bientôt commencer sa carrière :

Quand je devance la lumière,

Phaon doit-il l'attendre ? Hélas !

UNE LEUCADIENNE.

Dissipez ces frayeurs à vos yeux si contraires ;

A l'instant votre amant va paraître en ces lieux :

Nos pères, nos époux, nos amis et nos frères,

Vont venir avec lui prendre part à nos jeux.

AIR :

SAPHO.

Amour, hymen, partagez mon ivresse,

Sur cet autel descendez à ma voix ;

Et dans ces lieux, effroi de la tendresse,

Unissez-vous pour la première fois !

(L'enfant qui porte le feu sacré le présente à Sapho, qui l'offre aux dieux.)

SAPHO.

Du feu sacré qu'ici je vous présente

L'emblème heureux vous peindra mes souhaits ;

Que de Phaon la tendresse constante,

Ainsi que lui, ne s'éteigne jamais.

ÉRINNE, présentant les tourterelles à Sapho.

Immolez ces deux tourterelles ;

Que l'encens monte vers les cieux ;
 Immolez ces oiseaux fidèles ,
 Achevez de fléchir les dieux.

Vous êtes tendre et constante comme elles ;
 Ce sacrifice est digne de vos feux.

(Sapho prend les tourterelles et s'apprête à les immoler, mais
 tout-à-coup elle hésite et s'arrête.)

SAPHO.

Mais quoi ! prête à frapper, j'hésite... je m'égare...

J'éprouve un mouvement soudain...

Le fer échappe de ma main ,

La pitié, malgré moi, de mon ame s'empare...

Ces innocents oiseaux sans doute sont amants ,

Leurs regards, leur effroi, leurs murmures touchants ,

En eux, oui, tout semble me dire

De ne point les priver d'un bonheur où j'aspire.

Quoi donc, faut-il, pour plaire aux dieux ,

Faut-il leur présenter des victimes sanglantes ?

Peuvent-ils sans horreur ici jeter les yeux

Sur des entrailles palpitantes

Dont le sang fume devant eux ?
Faut-il pour les toucher détruire leur ouvrage ?
Non, non ! osons braver un si barbare usage,
Par l'excès de l'erreur excusé jusqu'ici ;
Que tout avec Sapho soit heureux aujourd'hui,
Et que l'humanité cessant d'être outragée,
Par le bonheur de tous se trouve enfin vengée !
Et vous, tendres oiseaux, symboles de l'amour,
Non, ce n'est pas assez de vous rendre le jour ;
Qu'un bien plus doux encor soit à votre tendresse
Le gage précieux de la félicité :

Reprenez votre liberté,
Et portez jusqu'aux cieux votre amoureuse ivresse.

(Elle leur donne la liberté, elles s'envolent.)

(Elle commence à s'inquiéter, il paraît quelques éclairs.)

SAPHO.

Il ne vient point encore ! oui, de l'inquiétude
On se fait, je le vois, la funeste habitude.
Du bonheur qui m'attend je ne puis plus douter...
Et je n'en doute point.... Pourtant, faible mortelle,

Ce retard innocent venait me tourmenter,
Et mon esprit, saisi d'une frayeur nouvelle,
Par la crainte déjà se laissait emporter...
Ah ! que l'erreur des sens souvent nous rend à plaindre !

STÉSICHORE.

Lorsque tout est pour vous, que pouvez-vous donc craindre.

SAPHO.

Rien ; mais , prête à jouir d'un bien si désiré ,
Il semble qu'étonné d'un bonheur qui l'opprime ,
Mon cœur, par l'amour égaré ,
Cherche à se replonger lui-même en sa tristesse ,
Pour goûter le plaisir d'être encor rassuré...
Mais j'ai tort, je l'avoue, excusez, ô mon père !

STÉSICHORE.

Ah ! que j'aime à vous voir vous condamner ainsi !
Il est donc vrai qu'enfin la raison vous éclaire,

SAPHO.

Oui... Mais pourquoi Phaon?... Que dis-je... le voici !



SAPHO,
SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LES LEUCADIENS,
UN LEUCADIEN.

Les Leucadiens arrivent : Sapho s'élance vers eux et cherche Phaon avec une inquiétude qui s'accroît sans cesse. Les Leucadiens semblent consternés, les éclairs continuent, le temps devient sombre.

SAPHO.

Mais... je ne le vois point ! Que faut-il que je pense ?...
Mes amis !... répondez !... Dieux ! quel affreux silence ?...
Par pitié dites-moi... Phaon est-il ici ?...

UN LEUCADIEN.

A vous ravir l'espoir c'est en vain que j'hésite,
Votre malheur paraît trop certain à nos yeux :
Phaon avec Cléis, sans doute, a pris la fuite,
Il n'est point dans ces lieux.

SAPHO, frappée.

Il n'est point dans ces lieux !

(Après un sourire forcé.)

Il n'est point dans ces lieux !...

(Elle tombe à terre évanouie.)

STÉSICHORE , la relevant et la mettant dans les bras des femmes.

Secourez-la ! grands dieux.

Mes amis, mes enfants ! Ne perdons pas courage ,

Éloignez d'ici cette image

Qui lui rappellerait son malheureux destin ;

(On emporte les ornements de la fête.)

Et vous, cherchez encor l'ingrat qui la délaisse ,

Que vos cris douloureux le poursuivent sans cesse ;

S'il ne vient, de Sapho le trépas est certain.

Allez, amis, allez.

(Quelques Leucadiens sortent.)

(A Sapho.)

Vous qui m'êtes si chère.

Vous, ma fille, pourquoi ce silence effrayant ?

Affligez-vous avec un père,

Et qu'il puisse du moins consoler son enfant.

SAPHO , brusquement et d'un air égaré.

Pourquoi vous affliger?... moi je me sens tranquille,

Je n'ai plus dans mon sein cette flamme inutile,
Cet amour dévorant qui me suivait partout.
Au contraire... j'y sens un frisson, ... une glace, ...
Un poids... qui cependant me gêne et m'embarrasse...
Je ne sais, mais je crois que je souffre beaucoup...

STÉSICHORE.

Que sur notre amitié votre cœur se repose.

SAPHO, sans l'écouter.

Un jour, je lui dirai la douleur qu'il me cause,

(Elle montre le ciel, puis le rocher.)

Je lui dirai... Là-haut... Là-bas... Partout... Ici!...

N'est-il point là?... je le vois!... oui...

Que me disiez-vous donc?... Non, non, ce n'est pas lui!...

Ce n'est pas-lui... Ce n'est rien... Je frissonne;

Il n'est point là!... Cependant je le vois...

Je le vois là...

(Elle chancelle.)

Non, non... Ma force m'abandonne...

Adieu, Phaon..., je meurs... pour toi?

FINALE.

LE CHOEUR.

Hélas ! elle retombe encore,
Elle va mourir dans nos bras.

(Il tonne.)

SAPHO , revenant , puis retombant.

Où suis-je

LE CHOEUR.

O dieux , que notre voix implore,
O dieux , sauvez-la du trépas !

SAPHO.

Où suis-je ? Ce rocher... Ce feu qui me dévore ! . . .

LE CHOEUR.

Elle va mourir dans nos bras !

(Le tonnerre cesse.)

SAPHO.

Que faisons-nous ici ? tout m'y déplaît... m'y gêne,
Ce monde autour de moi me fatigue et me peine...

(Elle les repousse)

Éloignez-vous !

LE CHOEUR.

Non, non !

SAPHO.

Pourquoi suivre mes pas ?

LE CHOEUR.

Hélas !

SAPHO, avec étonnement.

M'est-il donc arrivé quelque peine nouvelle ?...

(Elle porte la main sur son front.)

Je le crois... Cependant je ne m'en souviens pas...

(Elle se rappelle.)

Mais n'est-ce pas ici qu'une chaîne éternelle

Après tant de tourments doit me mettre en ses bras ?...

(Elle réfléchit un instant, puis rassemblant tout le monde autour d'elle, elle dit vivement.)

Écoutez, mes amis, une chose effrayante,

Et qui m'encor glace de crainte et de terreur....

Tandis que sur ces bords l'amitié complaisante

Me laissait du sommeil savourer la douceur,

Un songe, un rêve affreux a porté l'épouvante

Jusque dans le fond de mon cœur. . . .

Là, dans cet endroit, où nous sommes,

Il m'a semblé voir arriver des hommes

Pâles, défaits, la terreur dans les yeux,

Qui me disaient... Il n'est point dans ces lieux! . . .

Tenez, j'en frissonne encore. . .

J'ai senti dans mon cœur un coup si violent. . .

Que depuis cet instant j'ignore

Ce que j'ai pu faire, et comment

J'attends encor celui qui m'aime et que j'adore.

Pourtant je me souviens que des cris douloureux,

De longs gémissements, des éclats de tonnerre,

Semblaient annoncer que les dieux

Voulaient avec l'amour anéantir la terre. . . .

Eh bien ! n'est-il pas vrai que ce rêve est affreux ?...

(Il fait un coup de tonnerre.)

Mais qu'entends-je ? Quel coup !... Non, non, c'était un songe

(Il tonne plus fort.)

Ciel ! il redouble !... Amis, amis, répondez donc !...

9..



Le tonnerre et vos pleurs ne sont pas un mensonge.

Que faut-il croire de Phaon?...

(Elle marche avec agitation.)

Je le vois, j'ai perdu Phaon?

O douleur mortelle!

Il est infidèle,

Phaon, Phaon!

Réponds....

(Elle va vers le rocher, on l'arrête.)

Mourrons.

LE CHOEUR.

Non, non;

Des dieux entendez le tonnerre.

SAPHO.

Que m'importe leur colère

Quand ils m'ont ravi Phaon?

LE CHOEUR.

Ah ! rappelez votre raison !

SAPHO.

Je ne vois plus que la mort ou Phaon.

LE CHOEUR.

La mort!...

SAPHO.

Où, la mort, ou Phœon! . . .

(Phœon et Cléïs paraissent ballottés par les flots.)

LE CHOEUR.

Le voilà, le voilà!

SAPHO.

Ciel! Cléïs, Damophile.

O trahison!

LE CHOEUR.

Ils vont périr. . .

(Le tonnerre roule.)

SAPHO.

Sauvez-les, sauvez-les, c'est à moi de mourir!

LE CHOEUR.

Le secours est inutile.

SAPHO.

Sauvez-les, sauvez-les, c'est à moi de mourir!

LE CHOEUR.

Ab! calmez-vous.

SAPHO,**SAPHO.****Je veux mourir.****LE CHOEUR.**

**Voyez nos pleurs, voyez nos larmes,
Notre amitié pour vous n'a-t-elle plus de charmes?**

Ah ! Sapho, laissez-vous fléchir !

SAPHO.

Non, non, je veux mourir.

**SCÈNE VII.**

**LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-PRÊTRE,
PRÊTRES.**

**Les prêtres sortent du temple, le grand-prêtre à leur tête. Chacun s'arrête
et s'incline, excepté Stésichore, que retiennent deux prêtres.**

LE GRAND PRÊTRE.

Arrêtez, arrêtez, que faites-vous, profanes ?

CHOEUR ET STÉSICHORE.

Nous la sauvons de sa douleur.

LE PRÊTRE.

Des dieux nous sommes les organes ;
Nous autorisons sa douleur.

STÉSICHORE.

Barbares, barbares.

LES PRÊTRES.

Profanes, etc.
Craignez, craignez un dieu vengeur.

(Le tonnerre roule.)

(Stésichore se débat en vain, Sapho monte avec rapidité au haut du rocher.)

SAPHO, sur le rocher.

O dieux, pardonnez-lui son crime,
C'est l'amour seul qui l'égara ;
Contentez-vous d'une victime,
Voilà Sapho, recevez-la.

(Elle s'élance dans la mer; le chœur jette un cri d'effroi, les
prêtres se retirent. Tronble général.)



SCÈNE VIII, ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS *moins* LES PRÊTRES.

ÉRINNE, LES ÉLÈVES courant çà et là.

Sapho ! Sapho !...

STÉSICHORE, LES LEUCADIENS.

Volons à son secours.

LES ÉLÈVES.

Sapho ! Sapho !...

UN LEUCADIEN, sur le bord de la mer.

Pour elle il n'est plus de secours.

Rien ne peut la sauver ; dans cet affreux abîme

Elle a disparu pour toujours.

STÉSICHORE les bras élevés vers le ciel.

O dieux qui nous donnez la vie,

Dieux justes et puissants, souffrirez-vous en paix,

Que d'indignes mortels, comblés de vos bienfaits,

De votre nom sacré voilant leur barbarie,

Osent vous imputer ces horribles forfaits.

Vengez le ciel, vengez la terre,

Vengez l'amour, l'humanité ;

O dieux, pourquoi votre tonnerre

N'a-t-il pas encore éclaté ?

LE CHOEUR.

Vengez , etc.

STÉSICHORE.

**Que votre foudre les abîme.
Qu'ils périssent tous sans retour,
Et ne souffrez plus que le crime
Profite des torts de l'amour !**

La foudre éclate sur le temple ; la barque qui porte Phaon , Cléis et Damophile , reparait ballottée par les flots et s'abîme ; le temple s'embrase et s'écroule , il tombe une pluie de feu. .

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

CANTATE
SUR LE MARIAGE DE L'EMPEREUR
NAPOLÉON,
AVEC L'ARCHIDUCHESSE
MARIE-LÔUISE.

MUSIQUE DE MARTINI.

CANTATE
SUR LE MARIAGE DE L'EMPEREUR
NAPOLÉON,
AVEC L'ARCHIDUCHESSE
MARIE-LOUISE.

DANS ces jours de gloire et d'ivresse
Où l'univers partageait nos transports,
D'un peuple heureux la touchante allégresse
Retentit jusqu'aux sombres bords.
Des champs Élyséens la paix et le silence
Furent troublés pour la première fois;

Pour chanter la beauté, la grandeur, la vaillance,
Chacun veut élever la voix.

Des sages, des héros les ames généreuses
Semblent renaître à des accents si doux;
On entend célébrer par leurs ombres heureuses
Le grand nom de celui qui les surpasse tous.
Cependant deux vieillards, une femme paraissent :

Ils ont frappé tous les regards.

Le myrte et le laurier se pressent
Sur leur front, inspiré par le plus beau des arts :

Tous trois, dans un divin délire,

Et sur la harpe et sur la lyre
Modulent des accords et des sons triomphants ;
On les écoute : un d'eux fait entendre ces chants :

« Fils de Morven, dont la valeur antique

« Avait percé la nuit des temps !

« Sage Fingal, dont l'aspect héroïque

« De l'ennemi semblait glacer les sens !

« Oscar, illustre au printemps de ton âge !

« Morni, Fillan, vainqueurs de tant de rois !
« Replongez-vous dans le nuage
« D'où vous mêliez vos accords à nos voix ;
« A nos transports, à notre hommage
« Le grand héros plus que vous a des droits :
« Un coin du monde a connu vos exploits,
« Le monde entier a connu son courage.

« Bardes, dressez-lui des autels,
« Saisissez vos harpes brillantes,
« Chantez ses travaux immortels
« Et ses victoires éclatantes !
« Que partout vos glorieux sons
« Disent l'amour qui nous transporte,
« Et que l'aile des vents les porte
« Jusqu'au brave que nous chantons ! »

Mille fois applaudi par la foule empressée,
Ossian (c'était lui) s'arrête satisfait :
Mais de l'autre vieillard l'ame semble oppressée ;

Son front, d'abord riant, devient sombre, inquiet;

On voit qu'une triste pensée

De son enthousiasme a suspendu l'effet.

« Oui, j'admire, dit-il, le héros qui vous charme;

« Il m'a vaincu par sa grandeur :

« Pourtant, une secrète alarme,

« A son nom trop fameux, s'élève dans mon cœur.

« J'illustrai, dans mes vers, de la superbe Rome

« Les sages, les guerriers, sa gloire et son appui;

« Mais, quelque grands qu'ils soient, je vois trop aujourd'hui

« Que plus qu'eux il a droit au beau nom de grand homme.

« Politique, valeur, prudence, dignité,

« La nature a tout mis dans son vaste génie,

« Et mes mâles tableaux au Français enchanté

« N'offrent de ce qu'il voit qu'une faible copie.

« Sertorius, Pompée, et toi vaillant César,

« C'est donc en vain que j'ai peint vos victoires!

« Le théâtre est désert aux chefs-d'œuvre de l'art,
« Comme aux fastes pompeux de vos nobles histoires.
« Eh ! qu'importe, en effet, à ce peuple indompté
« Des vieux maîtres du monde et l'éclat et la gloire,
« Quand son maître fournit à la postérité
« Tant de hauts faits plus grands, qu'elle aura peine à croire ? »

Il dit et, dans un beau dépit,
Brise sa lyre mémorable,
Et succombant au trouble qui l'accable,
Sous l'ombrage éternel il disparaît et fuit.

Mais, tout-à-coup, d'une vive allégresse
On entend les brillants éclats.
Sapho, qui des vieillards avait suivi les pas,
S'annonce par ces chants d'hymen et de tendresse :

« Amour, Hymen ! dans ce riant séjour
« Pourquoi ces mots et de gloire et de guerre ?

« Qu'ils soient l'éclat et l'orgueil de la terre;
« Qu'ici, partout, le bonheur ait son tour:
« Semblable au dieu qui lance le tonnerre,
« Le brave aussi doit céder à l'amour.
« Amour, hymen, vous seuls pouvez nous plaire!
« C'est à vous seuls qu'appartient ce grand jour!

« O moments heureux pour la France!
« Une jeune beauté vers le héros s'avance :
« Sa grace, sa grandeur, et son esprit orné,
« Brillent d'un triple éclat sur son front couronné :
« C'est la fille des rois, qui, de rois entourée,
« Vient offrir à l'hymen sa personne sacrée.
« Ses modestes regards et ses chastes traits
« Sont du bonheur les doux présages :
« Elle est le garant de la paix ,
« Et d'un peuple enivré les renaissants hommages
« S'offrent partout à ses yeux satisfaits.

« Venez, ombres heureuses,

« Partagez mes transports ;
« Que vos voix harmonieuses
« S'unissent à mes accords.

« Imitons les jeux de la terre ,
« Célébrons son bonheur par ces nœuds affermi ;
« Que l'aigle , à l'aigle réuni ,
« En soit le symbole prospère.
« Partout de chiffres amoureux
« Que ces lieux de paix s'embellissent ;
« De danses et de chants joyeux
« Que nos bocages retentissent ;
« De mille feux que l'éclat répété
« D'un jour enchanté nous éclaire ,
« Et que des rives du Léthé
« Jaillissent des flots de lumière. »

Elle a dit : du sombre Achéron
On a vu tressaillir les ondes :
La troupe immortelle répond :

Ses chants ont résonné dans les voûtes profondes,
Et les noms de LOUISE et de NAPOLEON
Sont célébrés dans tous les mondes.



Paris, 1810.

SUR LA MORT

DE

GIRODET.

SUR LA MORT DE GIRODET.

C'EN est donc fait, Girodet a vécu !

Sa noble carrière est finie.

Le héros des beaux-arts, le peintre du génie,

Par le trépas tout-à-coup est vaincu.

Semblable au chêne altier par l'orage abattu,

Il n'a point achevé sa glorieuse vie ;

Dans la tombe il est descendu,

Quand de ses plus beaux feux son ame était remplie.

Accourez, accourez, ennemis du talent !

Vous qui, de ses succès lui faisant un supplice,

Dans son cœur avez si souvent

Porté le désespoir, enfant de l'injustice !

Accourez ! vous pouvez le braver à présent.

Vous n'avez plus, certains de la victoire,

A craindre son regard si prompt, si pénétrant,

Ni son pinceau vengeur, instrument de sa gloire.

Accourez ! vous pouvez offenser sa mémoire,

Sans redouter son juste emportement :

Le voilà sans pouvoir, sans voix, sans mouvement !...

Mais que vois-je ? sa mort a désarmé l'envie :

Elle se tait, muette de terreur.

O du talent invincible grandeur !

O triste et beau destin de l'homme de génie !

On afflige, on outrage, on désole sa vie ;

S'il succombe, on conçoit ses superbes travaux,

On est frappé de sa mâle énergie.

Au sein de l'éternel repos,

Il n'a plus d'avenir, il n'a plus de rivaux ;

**La passion se tait, la vérité s'élève,
Et l'œuvre de sa vie à son tombeau s'achève.**

**Déjà partout l'éloge est répété :
La douleur, la justice ensemble ont éclaté.
Girodet plein de feu, de savoir, d'existence,
Girodet, dans sa course à l'instant arrêté,
Semble dans les beaux-arts laisser un vide immense.
Leurs temples sont muets, Paris est confondu ;**

**Le trône même a répondu
Par de nobles regrets aux regrets de la France.**

**On se redit : « Nous l'avons donc perdu
« Ce brave qui du goût embrassait la défense ! »
Ses élèves, ces fils par son cœur adoptés,
Orphelins du génie et sans guide restés,
Déplorent à-la-fois sa fin et sa souffrance.
Où vont-ils? ô beau feu de la reconnaissance !**

**D'un saint amour chacun d'eux agité,
Vers ses restes éteints s'élance,
Et sur leurs bras tremblants, dans un morne silence,**

A son dernier asile en pleurs ils l'ont porté.
C'est-là que l'attendait sa plus belle victoire!

Amitié, talents, dignité,
Là, tout se réunit pour célébrer sa gloire,
Pour honorer, pour venger sa mémoire;
Et, dans l'instant terrible où tout est consommé,
Où le mérite seul pèse dans la balance,
Le triomphe public devient sa récompense,
Et le grand maître est enfin proclamé.

Muses, couronnez-le!... mais nous, que faut-il faire,
Nous, ses amis, qui ne le verrons plus;
Qui connaissions ses paisibles vertus,
Son esprit éclairé, son ame libre et fière?
Ah ! regrettons l'ami qui du destin prospère,
Sans le savoir, avait tout obtenu,
Et qui, dans sa pénible et trop courte carrière,
A brillé d'un éclat qu'à peine il a connu !

Combien de fois, dans nos simples soirées,
Il nous a peint son tourment renaissant,

**Les haines, les traits du méchant,
Qui troublaient de son art les voluptés sacrées !
Sans doute, le mépris l'eût vengé dignement;
Il aurait confondu l'injustice cruelle :**

**Mais une ame de feu peut-elle
Contre de lâches coups s'indigner froidement,
Et l'excès d'une ardeur si puissante et si belle
Ne fut-il pas toujours le défaut du talent ?**

**Naguère encore il nous disait ses peines.
L'astre du jour vingt fois a terminé son cours
Il était là, blessé par des critiques vaines ;**

**Mais les mêlant à de sages discours.
La mort le menaçait; sa nouvelle victoire
Lui faisait redouter de pénibles combats,
Et quand nous l'admirions, hésitant à nous croire,
Il se créait des torts qu'on ne lui cherchait pas.**

**O rare et noble modestie !
De l'école il était le héros et l'appui,
Et pour lui prouver son génie,**

Il fallait s'emporter et lutter contre lui.

Mais qu'entends-je ? quel bruit ? une foule enivrée
A répété son nom !... Qui vient frapper mes yeux ?

Quels sont ces tableaux précieux
Que l'on porte avec soin dans l'enceinte sacrée
Où brillent des beaux-arts les monuments nombreux ?

C'est Atala ; c'est la sublime Scène ;
Endymion plus beau peut-être encor.

Des arts c'est le nouveau domaine ;
De la postérité c'est le nouveau trésor.
Suspendons nos regrets, ne songeons qu'à sa gloire,
Amis ; le voilà donc au temple de Mémoire,

Ce temple objet de tous ses vœux !
L'avenir, libre et d'envie et d'offense,
Le verra donc près du maître fameux
Qui du feu du génie embrasa son enfance !
Français, applaudissez ses travaux glorieux !
Étrangers, sur un peuple et juste et généreux,
D'un grand talent admirez la puissance !

**Et toi, qui tant de fois, d'un œil observateur,
Contemplas de ces murs la richesse sublime,
Girodet, que ton ombre, en ce jour de splendeur,
Et se console et se ranime !
Qu'elle entende nos chants de joie et de douleur,
Et qu'à ce transport unanime
Elle tressaille de bonheur !**

Dyck, 1825.

POÉSIES DIVERSES.

SUR LA PERTE

DES ILLUSIONS DE LA JEUNESSE.

Non, l'illusion mensongère
Ne peut nous rendre heureux long-temps ;
Sa flamme vive, mais légère,
Ne survit pas à nos beaux ans.

Lorsque du temps suivant la course,
Dans notre été nous avançons,
Chaque moment que nous passons
D'un prestige tarit la source.

Bientôt, l'austère vérité
A nos regards s'offre sans cesse,
Et, sous le nom de la sagesse,
Glace le cœur désenchanté.

Dans nos esprits elle fait naître
Une clarté qui les confond;
Les hommes semblent ce qu'ils sont,
Et non plus ce qu'ils pourraient être.

Malgré soi, par le temps mûri,
Rien ne subjugue, rien n'étonne;
Tranquille, aujourd'hui l'on raisonne
Sur ce qu'hier on eût senti.

Avec réserve l'on s'enflamme,
On juge même ce qui plaît;
On sourit de l'injuste blâme
Dont naguères l'on s'indignait.

Plaisirs, talents, riantes grâces,
Vos voluptés sont déjà loin;
On veut encor suivre vos traces,
Mais on n'en sent plus le besoin.

Le dirai-je (ô pouvoir terrible
Du temps, qui dévore en secret) !
On rougirait d'être sensible,
Si la raison le défendait.

L'ame, pour s'attendrir sans honte,
Consulte la réflexion;
Et déjà, pour s'en rendre compte,
On sait braver l'émotion.

Ainsi la froide expérience,
Analysant même le cœur,
Semble donner à la prudence
Ce qu'elle ravit au bonheur.

Ainsi, de sa vie on efface
Jusqu'aux chimères de l'espoir,
Et l'on trouble l'instant qui passe,
Par l'instant que l'on veut prévoir.

Mais quoi ! l'homme doit-il se plaindre ?
La nature agit-elle en vain ?
Non ; vers le but qu'il faut atteindre
Elle nous conduit par la main.

C'est dans sa tendresse profonde
Qu'elle aime à nous porter des coups ;
Elle nous détache du monde,
Quand il se détache de nous.

A nos regrets inévitables
Sa prévoyance met un frein,
Et rend nos jours moins agréables,
Quand ils approchent de leur fin.

Par cette pente qu'il faut suivre,
En paix, au terme parvenu,
On sent que s'il est doux de vivre,
Il peut l'être d'avoir vécu.

Et lorsque tout nous abandonne,
Lorsque la mort vient nous saisir,
A l'homme que sa faux moissonne
Elle n'ôte qu'un souvenir.



A MA PENDULE QUI S'ÉTAIT ARRÊTÉE.

FIDÈLE image de la mort,
Comme tu l'étais de la vie,
Que ton silence, que ton sort
Porte en moi de mélancolie !

Que tu retraces à mes yeux
De souvenirs et de souffrances !
Que nos destins offrent entr'eux
De douloureuses ressemblances !

Comme nous, pour subir sa loi,
Le sort voulut te faire naître ;
Nous ne savons pas plus que toi
Qui meut les ressorts de notre être.

Comme nous dès l'enfance il faut
Qu'une habile main te dirige;
Comme nous d'un premier défaut
Bien rarement on te corrige.

Comme nous, aussi, tôt ou tard,
Avec justice on t'apprécie;
Comme nous tu vins au hasard
De plus ou moins d'or enrichie.

Si du matin jusques au soir
Du temps tu mesures l'espace,
Sur notre front chacun peut voir
L'âge qui détruit et qui passe.

Il semble pour toi moins pressé,
Mais sa marche est sûre et constante,
Il mine ton métal glacé
Comme il éteint notre âme ardente.

Ton repos ou ton mouvement
Sur des soins étrangers se fonde ;
Quel être, même indifférent,
Vivrait par lui seul dans le monde ?

Que dis-je ? qui voudrait long-temps
Subir cette ingrate existence,
Si l'amitié, les soins touchants
Ne la ranimaient en silence.

Comme nous un sort trop brillant
T'expose à la mode, aux caprices ;
Couverte d'or, chez le puissant,
Il est rare que tu vieillisses.

Mais simple, dans l'humble réduit,
Tu n'as rien dont l'orgueil s'irrite ;
Et comme nous c'est loin du bruit
Qu'on t'aime pour ton seul mérite.

Là, tu deviens l'heureux fanal
De l'homme utile et du vrai sage;
Là, comme eux, dans ton cours égal,
Tu vois en paix gronder l'orage.

Là, comme eux, montrant à nos yeux
La vérité simple et sévère,
Tu sembles nous dire comme eux :
Homme, ta vie est passagère !

Enfin, dans ta vieille saison
Tes malheurs sont encor les nôtres :
Quel que soit ton brillant renom,
Tu devras faire place à d'autres.

De même à force de secours
Du temps tu suspendras l'injure ;
Mais l'art connaît-il des recours
Contre l'ordre de la nature ?

Tous deux, nous nous verrons finir;
Et prête à quitter ta demeure,
Comme notre dernier soupir,
Tu sonneras ta dernière heure.

AU PRINCE PRIMA'T,

SUR SA DEVISE : *Prie et Travaille.*

(Qu'il avait inscrit sur l'album de l'Auteur.)

PRIE ET TRAVAILLE, est la devise heureuse
D'un noble cœur, d'un esprit éclairé;
C'est d'une vie et pure et généreuse
L'art, le devoir, et le bonheur sacré.

Prie et travaille, était dans le vieil âge
Ce que disaient nos guerriers valeureux;
Ils priaient même au milieu du carnage,
Et pour l'honneur ils en travaillaient mieux.

Prie et travaille, est ce que l'on répète
Au malheureux qui réclame un peu d'or,
Et ce conseil, que souvent il rejette,
S'il le suivait lui vaudrait un trésor.

Prie et travaille, est le refrain du sage :
Faibles mortels, redites-le tout bas !
Ceux dont l'erreur fut l'éternel partage,
Ne priaient guère et ne travaillaient pas.

Prie et travaille, ô toi que peut surprendre
Loin d'un époux le monde, le plaisir !
Par la prière occupe un cœur trop tendre,
Par le travail, un dangereux loisir.

Prie et travaille, en tes sombres retraites,
Beauté, qu'à Dieu l'on veut sacrifier :
Crains, en priant, les biens que tu regrettes ;
En travaillant cherche à les oublier.

Prie et travaille, homme vain, femme altière,
Riche qu'entoure un pompeux attirail !
Que reste-t-il à notre heure dernière
Hors la prière et les fruits du travail ?

Prie et travaille, ou redoute le blâme,
Avec raison enfin on le redit ;
Car la prière est le charme de l'ame,
Et le travail le repos de l'esprit.

ENVOI.

Prie et travaille, ô toi que chacun aime ;
Dont les bienfaits marquent les nobles jours.
Prince ! il est beau de prier pour soi-même,
Quand pour autrui l'on travaille toujours.

AMYNTAS.

IDYLLE IMITÉE DE GESSNER.

LA foudre avait grondé; l'onde, en torrents rapides,
Descendait à grand bruit du sommet des coteaux,
Les vents sifflaient encore, et les troupeaux sans guides,
Tremblants et dispersés, erraient loin des hameaux.

Amyntas revenait de la forêt prochaine;
Le front couvert encor de pluie et de sueur,
Il portait sa cognée, et traînait avec peine
Des perches, des rameaux, fruit d'un rude labeur.

Mais quoi! la bienfaisance est-elle jamais lasse?
Le berger aperçoit sur le bord d'un torrent

Un chêne qui, penché sur l'humide surface,
Bientôt allait céder aux efforts du courant.

L'onde avait, en roulant, dépouillé sa racine :
Non, je ne puis le voir, se dit-il, attendri,
Si beau, si jeune encor toucher à sa ruine;
Prenons, pour le sauver, ces perches que voici.

Il dit, les jette à terre, oubliant sa fatigue :
J'en aurai, pensa-t-il, d'autres avant la nuit;
Puis, autour du jeune arbre, il en forme une digue
Que d'une terre humide avec soin il remplit.

Et quand il eut fini, contemplant son ouvrage,
Quelques larmes de joie humectèrent ses yeux,
Et d'un air satisfait il sourit à l'ombrage
Du chêne conservé par ses soins généreux.

Content, il s'éloignait; mais une voix propice
Le rappelle, exprimant la joie et ses transports.

De cet arbre c'était la nymphe protectrice,
Une Dryade enfin : il en était alors.

Tu conservas mes jours, ô berger ! lui dit-elle ;
Pauvre, tu ne conduis que deux chèvres au bois,
Que veux-tu ? parle, ordonne ; en faveur de ton zèle
J'accomplirai ton vœu ; je le puis, je le dois.

Nymphe, dit le berger, bienfaisante Dryade,
J'ai pour moi le travail, la force, et la gaîté ;
Mais depuis la moisson mon voisin est malade,
O Nymphe, que Milon recouvre la santé !

Son vœu fut exaucé, Milon lui dut la vie ;
Mais lui-même depuis prospéra chaque jour ;
De ses nombreux troupeaux il couvrit la prairie.
Les dieux ne laissent pas un bienfait sans retour.



MIRTIL.

IDYLLE IMITÉE DE CESSNER.

PHÉBUS avait pour nous terminé sa carrière,
Et dans d'autres climats portait des feux nouveaux :
Diane sur nos champs répandait sa lumière,
Et semblait argenter la surface des eaux.

Il était nuit : Mirtil regagnait sa chaumière,
S'éloignant à regret du chantre des hameaux ;
Tout-à-coup sous un arbre il aperçoit son père,
Savourant du sommeil les tranquilles pavots.

A travers les cheveux qui cachaient son visage,
On voyait sur son front et le calme et la paix :

Ainsi Phébus en vain s'entoure d'un nuage,
Le flambeau brille encor sous le nuage épais.

O toi ! qu'après les dieux j'honore et je révère,
Mon père, dit Mirtil, que ton sommeil est pur ;
Que le sommeil du juste est riant, ô mon père !
C'est l'image du ciel que colore l'azur.

Sans doute, je le vois, ton active tendresse
Au-devant de ton fils aura porté tes pas,
Et l'ombrage du lieu, sa fraîcheur, ta vieillesse,
T'auront d'un doux sommeil fait goûter les appas.

Dors, ô mon digne appui ; dors, sur toi le ciel veille ;
Dans nos fertiles champs notre troupeau bondit,
Et la vigne touffue, à la grappe vermeille,
Autour de notre asyle en berceau s'arrondit.

Mais les vents frais du soir parcourent la contrée,
L'air paraît surchargé d'un humide brouillard,

Déjà sa chevelure en paraît pénétrée ;
Éveillons-le : et Mirtil éveilla le vieillard.

Mon père, l'air est froid, la nuit couvre la terre ;
Viens à l'abri, crois-moi, dormir paisiblement :
Il dit ; et le vieillard marcha vers sa chaumière,
Sur son fils bien-aimé s'appuyant doucement.



LA LIBERTÉ.

LA LIBERTÉ.

A NICE.

GRACE à tant de coquetteries,
O Nice ! je respire enfin ;
Les dieux, grace à tes perfidies,
Ont pris pitié de mon destin.
Mon fol amour, fruit du mensonge,
Par ma raison est emporté ;
Ma liberté n'est plus un songe,
J'ai retrouvé ma liberté.

LA LIBERTÀ.

A NICE.

DI METASTASIO.

GRAZIE agl' inganni tuoi,
Al fin respiro, o Nice;
Al fin d'un' infelice
Ebber gli Dei pietà.
Sento da' lacci suoi,
Sento che l' alma è sciolta;
Non sogno questa volta,
Non sogno libertà.

Qu'elle est loin cette vive flamme
Qui me poursuivait nuit et jour !
Le dédain même, dans mon ame,
Ne vient plus déguiser l'amour.
Qu'à te nommer on se hasarde,
Je ne change plus de couleur.
Que tu paraisses, je regarde,
Et ne sens plus battre mon cœur.

Dans mes songes, si je sommeillé,
Tes traits ne viennent plus s'offrir ;
Quand le matin je me réveille,
Tu n'as plus mon premier soupir.
Loin de toi, mon ame n'éprouve
Aucun regret, aucun désir,
Et près de toi si je me trouve,
J'y suis sans peine et sans plaisir.

A ta beauté je rends justice,
Et mes sens n'en sont plus émus.

Mancò l'antico ardore;

E son tranquillo a segno,

Che in me non trova sdegno

Per mascherarsi Amor.

Non cangio più colore,

Quando il tuo nome ascolto :

Quando ti miro in volto,

Più non mi batte il cor.

Sogno , ma te non miro

Sempre ne' sogni miei,

Mi destò, e tu non sei

Il primo mio pensier.

Lungi da te m' aggiro,

Senza bramarti mai :

Son teco, e non mi fai

Nè pena, nè piacer.

Di tua beltà ragiono,

Nè intenerir mi sento :

Je me plains de ton artifice ,
Et je ne m'en indigne plus.
J'ai su vaincre ce trouble extrême,
Qu'en t'approchant je ressentais;
Et libre, avec mon rival même,
Je puis parler de tes attraits.

Jette-moi des regards de haine,
Parle-moi d'un ton caressant,
Désormais ta faveur est vaine,
Et ton courroux est impuissant.
Sur moi ta voix n'a plus, volage !
Cet empire autrefois certain ;
Tes yeux d'un cœur devenu sage
Ne connaissent plus le chemin.

Que j'éprouve une douce ivresse ,
Que le chagrin trouble mon cœur,
Je ne te dois plus ma tristesse,
Je ne te dois plus mon bonheur.

I torti miei rammento,
E non mi sò sdegnar.
Confuso più non sono,
Quando mi vieni appresso :
Col mio Rivale istesso
Posso di te parlar.

Volgimi il guardo altero,
Parlami in volto umano,
Il tuo disprezzo è vano;
E vano il tuo favor.
Che più l'usato impero
Que' labbri in me non hanno :
Quegli occhi più non sanno
La via di questo cor.

Quel ch' or m' alletta, o spiace,
Se lieto, o mesto or sono,
Già non è più tuo dono,
Già colpa tua non è,

Sans toi les prés, les champs, l'ombrage,
Ont encor des charmes pour moi;
Et dans un lieu triste et sauvage,
Je me déplais même avec toi.

Oui, Nice, tu me sembles belle;
Mais, je ne puis te le céler,
A mes regards tu n'es plus celle
Que rien ne pouvait égaler;
Même, en tes séduisantes graces,
(Pardonne-moi ces vérités)
De défauts j'aperçois des traces
Que je prenais pour des beautés.

Quand je voulus vaincre ma flamme
(Je le confesse en rougissant)
La douleur déchira mon ame,
Je crus mourir au même instant.
Mais le péril était extrême :
Qui du joug prétend s'affranchir,

Che senza te mi piace

La selva, il colle, il prato :

Ogni soggiorno ingrato

M' annoja ancor con te.

Odi s' io son sincero :

Ancor mi sembri bella ;

Ma non mi sembri quella

Che paragon non hà.

E (non t' offenda il vero)

Nel tuo leggiadro aspetto

Or vedo alcun difetto,

Che mi pareva beltà.

Quando lo stral spezzai

(Confesso il mio rossore)

Spezzar m' intesi il core,

Mi parve di morir.

Ma per uscir di guai,

Per non vedersi oppresso,

Qui veut se conquérir soi-même,
Ne doit pas craindre de souffrir.

Ainsi, l'oiseau qui se dégage
Des filets qui l'ont arrêté,
S'échappe, laissant son plumage,
Mais recouvrant sa liberté :
Bientôt, doux prix de sa souffrance !
Son plumage perdu renaît ;
Instruit par son expérience,
Il fuit les dangers qu'il connaît.

Je sais que tu soutiens sans cesse
Que malgré moi je te chéris,
Que je parle trop de tendresse
Pour un amant si bien guéri :
Mais de ce frivole avantage,
Crois moi, ne viens plus te vanter,
On aime à parler du naufrage,
Quand il n'est plus à redouter.

Per acquistar se stesso
Tutto si può soffrir.

Nel visco, in cui s'avvenne
Quell' augellin talora,
Lascia le penne ancora,
Ma torna in libertà.

Poi le perdute penne
In pochi dì rinnova:
Cauto divien per prova,
Nè più tradir si farà.

Sò che non credi estinto
In me l' incendio antico:
Perch' io sì spesso il dico,
Perchè tacer non sò.

Quel naturale istinto,
Nice, a parlar mi sprona,
Per cui ciascun ragiona
De rischi, che passò.

Dans ses foyers, avec délices,
Se rappelant ce qu'il souffrit,
Le guerrier, de ses cicatrices,
A tous les yeux s'enorgueillit :
L'esclave, libre, aussi raconte
Les maux de sa captivité :
Les fers qu'il traînait avec honte,
Il les fait voir avec fierté.

Je parle pour me satisfaire,
Pour jouir de ma liberté ;
Je parle, et je pourrais me taire,
Sans en être plus agité ;
Je parle, mais toujours paisible,
Je ne daigne pas m'informer
Si l'on te voit froide, ou sensible,
Ou m'approuver, ou me blâmer.

Je laisse une amante voiage,
Tu perds un cœur trop amoureux :

**Dopo il crudel cimento
Narra i passati sdegni ;
Di sue ferite i' segni
Mostra il Guerrier così.**

**Mostra così contento
Schiavo, che uscì di pena,
La barbara catena,
Che strascinava un dì.**

**Parlo, ma sol parlando
Me sodisfar procuro :
Parlo, ma nulla io curo
Che tu mi presti fè.**

**Parlo, ma non dimando
Se approvi i detti miei,
Nè se tranquilla sei
Nel ragionar di me.**

**Io lascio un' incostante,
Tu perdi un cor sincero ;**

Qui de nous deux est le plus sage ?
Qui doit s'affliger de nous deux ?
Tu ne tiendras plus dans ta chaîne
Un amant si tendre que moi,
Et je pourrai trouver sans peine
Une coquette comme toi.

Non sò di noi primicro
Chi s'abbia a consolar.
Sò che un sì fido amante
Non troverà più Nice :
Che un' altra ingannatrice
È facile a trovar.



CONSEILS AUX FEMMES.

JEUNES beautés qu'Amour enflamme,
Jeunes beautés, écoutez-moi;
Craignez d'abandonner votre ame
Au Dieu dont vous suivez la loi :
Source de joie et de tristesse,
C'est un ingrat, c'est un enfant;
Il faut user d'un peu d'adresse,
Et l'enchaîner en lui cédant.

L'amour pour vous est une affaire,
L'amour pour l'homme est un plaisir;
S'il est jaloux par caractère,
Il est volage par désir :

Imitez-le, lorsqu'il s'envole;
Dès qu'il s'irrite, osez le fuir;
Quand de sa perte on se console,
Il est prompt à reconquérir.

Quelque transport qui vous agite,
Ne pardonnez qu'avec effort :
Un pardon accordé trop vite
Semble permettre un nouveau tort.
Que le mépris seul vous anime,
Si l'on blesse encor votre cœur;
Un second outrage est un crime,
Un premier peut être une erreur.

Ne pleurez jamais un volage,
Ne cherchez point à l'outrager;
Ce n'est qu'en montrant du courage
Qu'une femme doit se venger :
Pourtant évitez le coupable,
Vos feux pourraient se rallumer;

On trouve toujours trop aimable
L'amant qu'on doit cesser d'aimer.

Vous-même, en votre humeur légère,
N'élevez point de vains débats :
Quand un objet cesse de plaire
On lui croit des torts qu'il n'a pas.
Le repentir suit les coquettes,
Plus on change et moins on est bien ;
Restez toutes comme vous êtes,
Aimez long-temps, ou n'aimez rien.

Souvent, plus amoureux que tendre,
Un amant choque innocemment ;
Il voit nos pleurs sans les comprendre,
Et blesse encore en s'excusant :
D'une fausse délicatesse
N'allez point alors vous armer ;
Songez qu'un peu de maladresse
N'empêche pas de bien aimer.

Quand du temps la faux redoutable
Viendra moissonner vos attraits,
Qu'un esprit toujours plus aimable,
Fasse oublier un teint moins frais :
On attire par la figure,
Mais on conserve par l'esprit,
Et l'esprit est une parure
Que jamais le temps ne flétrit.

Si la vieillesse enfin vous glace,
Sachez renoncer aux amours ;
Que l'amitié, prenant leur place,
Embellisse vos derniers jours :
Un vieux et paisible ménage
Connaît encor quelques douceurs ;
L'hiver a des jours sans nuage,
Et sous la neige il est des fleurs.



L'INCONSTANT.



AMI, quel système est le tien ?
Tu rougirais d'être fidèle ;
Tu t'affranchis d'un doux lien
En voltigeant de belle en belle.
De ce travers qui te séduit,
L'amour te plaint, l'honneur te blâme ;
Laisse les rêves de l'esprit,
Cherche les vrais plaisirs de l'ame.

L'inconstant n'est jamais heureux ,
Tout lui plaît et rien ne l'attache.
Pour son cœur toujours orageux,
Sous le plaisir l'ennui se cache.

Sans l'employer, sans la sentir,
Il prodigue son existence;
Plus il contente le désir,
Moins il trouve la jouissance.

Au sein même des voluptés
Il accuse encor la fortune;
Il adore trente beautés,
Et n'en saurait aimer aucune :
Toujours un secret repentir
Se mêle à sa plus douce ivresse;
Il ne peut goûter un plaisir,
Qu'en regrettant celui qu'il laisse.

Le chérit-on avec ardeur,
Il aime à penser qu'on l'abuse;
La ruse est toujours dans son cœur,
Dans tous les cœurs il voit la ruse :
Sans cesse au moment de trahir,
Il ne peut croire à la constance,

Et des maux qu'il fera souffrir,
Lui-même il se punit d'avance.

De succès il est altéré,
Le succès ne peut lui suffire ;
Le bonheur qu'il a désiré
N'est jamais celui qu'il désire.
De tout il veut, il croit jouir ;
Mais pour lui, malgré l'apparence,
Le soir n'a point de souvenir,
Le matin n'a pas d'espérance.

Au délire du sentiment
Jamais son cœur ne s'abandonne ;
Il calcule à chaque moment
Ce qu'il reçoit et ce qu'il donne :
Plus inquiet, plus alarmé
Que celles qu'il cherche à séduire,
Sans être heureux il est aimé,
Et ne sent pas ce qu'il inspire.

A peine il sort de son printemps,
Son cœur a fourni sa carrière;
Il dépense en quelques instants
Le bonheur de sa vie entière.
A trente ans maudissant le sort,
Victime d'un fatal système,
Pour tout le monde jeune encor,
L'inconstant est vieux pour lui-même.

A vivre pour lui condamné,
Au port retrouvant les tempêtes,
Enfin il reste abandonné,
Seul, au milieu de ses conquêtes.
Un doux et long attachement
N'orne pas le soir de sa vie :
De mille objets il fut l'amant,
Il meurt sans avoir une amie.

L'ISOLEMENT.

LA nature a mis dans notre ame
La crainte d'être abandonné;
On aime le monde qu'on blâme;
Qui s'isole est infortuné :
Le misanthrope en vain se fonde
Sur quelques sophismes pompeux;
De tous les maux le plus affreux
C'est de se croire seul au monde.

Est-on joué par sa maîtresse,
Est-on trompé par son ami,
Est-on l'objet d'un trait qui blesse,
Par la fortune est-on trahi ?

On se désole, on blâme, on gronde,
On s'emporte, et l'on n'a pas tort;
Mais tout cela vaut mieux encor
Que de se croire seul au monde.

Dans une prison solitaire
Un infortuné renfermé
D'un mal que rien ne vient distraire
Lentement se sent consumé :
Au sein de sa douleur profonde
Qu'un compagnon lui soit offert,
Au bonheur son cœur s'est rouvert,
Il ne se voit plus seul au monde.

L'avare, dans sa solitude,
Mourant de frayeur ou d'ennui;
Dévoré par l'inquiétude,
Le vieux garçon privé d'appui;
Le méchant qui blesse, qui fronde,
Et l'égoïste, et l'envieux,

Tous sont à jamais malheureux,
Parce qu'ils n'ont vu qu'eux au monde.

Il est pourtant, il faut le dire,
Un doux et cher isolement;
C'est celui qu'un tendre délire
Fait désirer au tendre amant.
D'une solitude profonde
Alors on craint peu la rigueur;
Quand on n'est pas seul dans son cœur,
On n'est jamais seul dans le monde.

LA COQUETTE.

DE la nature bienfaisante
Églé reçut tous les présents :
Finesse, esprit, grace touchante,
Air noble et doux, gaîté, bon sens.
On est frappé par sa figure,
On est séduit par son regard;
Mais elle sait, à force d'art,
Gâter les dons de la nature.

Sa taille est souple et délicate,
Un corps la gêne et la roidit;
Sur son beau teint la rose éclate,
Un fard imposteur le ternit;

Son pied souffre dans sa chaussure;
Des cheveux cachent ses cheveux;
Que de peine et de soins, grands dieux!
Pour défigurer la nature.

Son attitude est composée,
Sa robe drape ses appas;
Si sur vous sa main s'est posée,
C'est pour faire briller son bras.
Pour développer sa figure
Elle lève les yeux au ciel;
Et l'air qu'elle croit naturel,
Est l'opposé de la nature.

Chante-t-elle? sa voix sonore
Choque par de trop grands éclats;
Danse-t-elle? c'est Terpsichore,
Mais calculant ses moindres pas :
D'une sensibilité pure
Elle aime à vanter le tourment,

Mais c'est toujours en minaudant
Qu'elle parle de la nature.

Douce et bonne autant que jolie,
Elle est méchante par bon ton ;
Elle se lève, elle s'écrie
Pour attirer l'attention ;
Enfin, beauté, talents, lecture,
En elle tout brille et déplaît :
Ah ! pour plaire il n'est qu'un secret,
Et c'est celui de la nature.



L'AMANT VANITEUX.

ENFIN, Alcandre, de ton ame
J'ai dévoilé l'obscurité;
J'ai vu dans ta trompeuse flamme
Moins d'amour que de vanité.

Ma conquête te semble belle,
De tant de soins voilà l'objet :
Ce qu'on te voit faire pour elle,
Pour moi tu ne l'eusses point fait.

Non, ce n'est point un feu sincère
Qui près de moi vient t'enflammer;
Tu te fais gloire de me plaire
Bien plus encor que de m'aimer.

Ton ame est bien un peu touchée
Du charme d'un engagement;
Mais si j'étais moins recherchée,
Tu ne me chercherais pas tant.

Publiquement, quoique j'en gronde,
Partout tu me suis nuit et jour:
En le prouvant à tout le monde,
Crois-tu me prouver ton amour?

Je souffre même, je l'avoue,
Quand de moi tu dis tant de bien:
L'indifférent approuve et loue,
L'amant jouit et ne dit rien.

Mais j'ai deviné la conduite,
Ton orgueil seul te fait la loi;
Tu veux prouver par mon mérite
Qu'il est beau d'être aimé de moi.

Si j'ens quelques dons en partage,
Tu n'exagères le prix
Que pour paraître davantage
A l'ombre de ce que je suis.

Loin de moi cette triste flamme !
Je ne puis devoir sans dépit
Les jouissances de mon ame
Aux froids calculs de ton esprit.

Que l'on admire sa maîtresse,
Ce sentiment honore et plaît;
Mais moi, je veux que la tendresse
En soit la cause et non l'effet.

Tu cesses de m'en faire accroire,
Laisse un inutile détour.

Homme vain ! cherche ailleurs la gloire,
Je vais ailleurs chercher l'amour.



A UN AMI

QUI NE M'ÉCRIVAIT PAS PENDANT UNE LONGUE
ABSENCE.

Tu me crois bonne, je le suis,
Et j'en rends grace à la nature;
Je sais excuser mes amis,
Mais l'indulgence a sa mesure.

Quand j'attends de ton souvenir
Ces preuves qui charment l'absence,
Je ne puis pas ne pas sentir
Que je souffre de ton silence.

Si l'amitié peut tout sur moi,
Ce n'est que quand on l'apprécie;
Et je ne vois pas bien pourquoi
Je penserais à qui m'oublie.

Étrange sort de la bonté!
On l'inquiète, on la néglige,
Quand la triste sévérité
Obtient tout du cœur qu'elle afflige.

Trop sûr du pardon indulgent
De ceux à qui l'on a su plaire,
Si l'on doit faire un mécontent,
C'est un ami que l'on préfère.

J'ignore si tu crois pouvoir
Excuser cette inconséquence;
Mais, quant à moi, je n'y puis voir
Qu'une honorable indifférence.

Sans se croire sacrifié
Si le cœur supporte le doute,
C'est qu'il retranche à l'amitié
Ce qu'à l'indulgence il ajoute.

Ami, je t'aime encore assez
Pour te parler avec franchise;
Quand on pardonne, tu le sais,
Trop de bonté devient sottise.

Si je trouve quelques appas
A justifier ceux que j'aime,
Entre nous, je ne voudrais pas
Devenir dupe de moi-même.

Crains donc que ma juste fierté
Ne te rende un trait qui la blesse;
On s'honore de sa bonté,
Mais on rougit de sa faiblesse.

Songe qu'on se croit oublié
Dès qu'il semble qu'on nous oublie,
Et compte moins sur l'amitié
Si tu veux compter sur l'amie.

SUR LES FEMMES POLITIQUES.

Vous nous blâmez de parler politique,
En vérité, messieurs, vous avez tort;
Et laissant là tout esprit de critique,
Je veux tenter de nous mettre d'accord.

Nous vous aimons, je me plais à le dire;
Tout entre nous est commun ici-bas :
Or, quand le cœur, le sentiment inspire,
Pourquoi les goûts ne se suivraient-ils pas ?

Le bien public nuit et jour vous agite,
Vous régentez, vous réglez l'univers...
Ce qui pour vous est un si grand mérite
Peut-il pour nous être un si grand travers ?

Quand avec nous votre esprit se déploie,
Ne pouvons-nous prendre aussi votre ton ?
Sommes-nous donc des enfants qu'on renvoie
Quand par hasard on veut parler raison ?

Il serait beau pour un homme qu'enflamme
De son pays la gloire, l'intérêt,
De voir sourire ou s'étonner sa femme
Au mot de lois, de guerre, de budget !

Peut-elle entendre avec indifférence
Ce que partout chacun sait discuter ?
Ne faut-il pas qu'elle ôte à sa dépense
Ce qu'à l'impôt elle voit ajouter ?

Oubliera-t-elle, insensible et futile,
Ces grands combats, effroi du genre humain ?
Doit-elle, oh ! dieux, rester froide et tranquille
Si son enfant peut la quitter demain ?

Quand vingt journaux instructifs et commodes
Soir et matin chez elle arriveront,
Ne sera-t-il que le journal des modes
Qu'elle ait le droit de discuter à fond ?

Lorsque naguère, enfin, dans leurs souffrances,
On la voyait consoler ses amis,
Sur leurs dangers, leurs vœux, leurs espérances,
La blâmait-on de donner son avis ?

Laissez, laissez une vaine censure,
Pères, maris, aimables précepteurs !
Vous ne pouvez réformer la nature ;
Et c'est pour vous le plus grand des bonheurs.

Si d'un joujou, d'une toilette à faire,
D'un rien parfois vous jugez mieux que nous,
Je ne vois pas pourquoi, dans cette affaire,
Nous ne pourrions raisonner comme vous.

Mais qu'ai-je dit ? l'espoir seul de vous plaire
Peut embellir ces débats à nos yeux,
Et près de vous, je n'en fais point mystère,
D'autres sujets nous conviendraient bien mieux.

Quand l'amitié, quand l'amour nous rassemble,
Certes le cœur en est plus enchanté ;
Mais il vaut mieux politiquer ensemble
Que de rester chacun de son côté.

Tous vos désirs ne sont-ils plus les nôtres ?
Vous plaire en tout n'est-il plus notre soin ?
Quoi ! séparer nos intérêts des vôtres . . .
La conséquence irait un peu trop loin.

Sur ce qu'on fait, sur ce que l'on propose
Passez-nous donc quelques mots superflus,
Ou désormais parlez-nous d'autre chose,
Si vous voulez que nous n'en parlions plus.



SUR LE ROMANTIQUE.

En ! mes amis ! héros du romantique,
Ménagez-nous dans vos doctes ébats !
Qui se croit grand doit être pacifique :
Surpassez-nous, ne nous offensez pas.

Je sais fort bien que notre vieux classique
N'a pas l'éclat que vous voulez avoir ;
Que gracieux, simple, ou philosophique,
Il aime à dire, à prouver, à savoir.

Je souffre en paix que par instant on fronde
L'art d'exprimer, dans un sage transport,
Des vérités qui frappent tout le monde,
En termes clairs qu'on retient sans effort.

J'hésite même, à force de prudence,
A proclamer ces auteurs si fameux,
Antique honneur de notre vieille France :
Le romantique était encor loin d'eux.

Racine était trop égal et trop tendre,
Boileau trop net, trop juste en sa rigueur ;
Voltaire même, en cherchant à surprendre,
Voulait frapper l'esprit comme le cœur.

Dans leurs transports, dans leur plus vive extase,
Ils auraient craint de trop parler aux yeux :
Ils respectaient la vérité, la phrase,
Sans se douter qu'on pouvait beaucoup mieux.

Ces défauts-là sont quelquefois les nôtres,
Et sur ce point nous voilà bien d'accord ;
Mais vous, messieurs, qui critiquez les autres,
Est-il bien sûr que vous n'ayez pas tort ?

Par vos penses couverts de grands nuages,
 Vos traits subits, vos invisibles coups,
 Ces beaux chaos d'où sortent tant d'images,
 Vous enchantez, j'en conviens avec vous.

Mais de l'ardeur qui toujours vous enivre,
 En vous lisant recueille-t-on le fruit ?
 Se trouve-t-on, quand on pose le livre,
 Plus indulgent, plus sage, plus instruit ?

Que dis-je ! aux traits de ce brillant délire
 Ne sent-on pas s'égarer ses esprits ?
 Et, hors de soi, lorsque l'on vous admire,
 Sait-on toujours si l'on vous a compris ?

Nous n'avons pas votre fougueux génie,
 Nous ne pouvons vous suivre pas à pas.
 Dans vos écrits il est, je le parie,
 Mille beautés que nous ne voyons pas.

Sans doute, enfants du grand siècle où nous sommes,
Vous l'illustrez par cet art tout nouveau :
Mais vous parlez à des femmes, des hommes,
Il faut donc bien vous mettre à leur niveau.

Il se pourrait que quelque esprit bizarre,
De vous juger se supposant le droit,
Crût que, malgré le talent le plus rare,
Ce qu'on écrit doit être ce qu'on voit.

Mais trêve, amis, de plaintes, de morale ;
Tout se succède et tout devra passer.
Les vers, la prose, à la loi générale
Cèdent aussi, quoi qu'on veuille en penser.

Un autre espoir m'occupe et me console :
Je voudrais faire, entre vos grands effets
Et les rigueurs de notre vieille école,
Une alliance, un vrai traité de paix.

Chacun de nous peut céder sans se nuire :
Vous descendrez, et nous, nous monterons.
Nous réglerons votre fougueux délire,
Vous fleurirez nos utiles leçons.

Ce vague heureux qui vous élève aux nues,
Laissera voir de solides grandeurs,
Et nos beautés, pour être un peu moins nues,
N'y perdront rien à l'œil des connaisseurs.

Voilà, du moins, mon projet, ma chimère ;
Vous en serez alarmés et surpris.
On peut calmer les fureurs de la guerre
Dans les États, plus que dans les esprits.

Mais pour l'honneur du talent que l'on blesse,
Pour vous, pour nous, vous ouvrirez les yeux ;
Quand deux partis se ravalent sans cesse,
On peut finir par les croire tous deux.

Laissons donc là d'inutiles offenses,
N'amusons plus les méchants ni les sots;
Et quand la paix règne entre les puissances,
Mettons aussi la paix entre les mots.



Dyck, 1824.

L'ENNUI.

IL est un mal qui nous consume,
En tous les lieux, en tous les temps;
Il remplit l'ame d'amertume,
Le cœur de tristes sentiments;
Tourment du bonheur qu'il altère,
D'autres tourments toujours suivi,
Par son nom seul il désespère,
Faut-il le dire...? c'est L'ENNUI.

Dès l'instant de notre naissance,
Dans le repos il nous surprend :

Il se mêle aux jeux de l'enfance,
Aux travaux de l'adolescent;
Des passions il fuit l'orage;
Mais il revient secrètement;
Même dans plus d'un bon ménage
Il s'insinue adroitement.

De la femme, sage ou coquette,
Sans cesse il trouble la raison :
L'une le trouve à sa toilette,
L'autre le voit dans sa maison.
Il ouvre à l'erreur, aux surprises,
Un cœur trop tendre et sans appui :
Ah! que de fautes, de sottises,
N'ont été faites que par lui!

En secret il nous accompagne :
Tel, qu'il accablait de soucis,
Croit le laisser à la campagne,
Et le retrouve dans Paris.

On pourrait braver son audace,
Il craint les arts, les jeux, l'esprit :
En tous lieux le travail le chasse,
Mais l'opulence le nourrit.

Le traître arrive sans obstacles
Dans mille salons chaque soir :
Pourtant il se montre aux spectacles,
Et quelquefois dans le boudoir.
Au concert, dès la symphonie,
Chacun le voit, chacun l'entend
Jusque dans notre académie
Il vient s'asseoir insolemment.

Bizarre dans son assurance,
D'un mot, d'un rien il est troublé.
Éloigné par la médisance,
Par l'éloge il est rappelé :
Tantôt à l'étude il nous livre,
Tantôt au découragement :

Pour l'éviter l'un fait un livre ;
L'autre le trouve en le lisant.

Il aime enfin tout ce qui brille,
L'infortuné ne le voit pas ;
Il vient au dîner de famille,
Mais il préfère un grand repas.
Quand sur lui le plaisir l'emporte,
Il s'épouvante et fuit chacun ;
Mais , quand on le croit à la porte,
Il rentre avec un importun.

Vous dont il trouble l'existence,
Comme moi sachez l'éviter.
Plus on lui donne d'importance,
Et plus il est à redouter.
A l'instant, dans mon doux asile,
Le perfide s'était glissé :
Mais plus que lui je suis habile,
En m'en moquant je l'ai chassé.

LE BOUTON DE ROSE ⁽¹⁾.

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi ;
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est ainsi que toi
Bouton de rose.

Au sein de Rose,
Heureux bouton, tu vas mourir !

(1) Voyez la note page 275.

Moi, si j'étais bouton de rose,
Je ne mourrais que de plaisir
Au sein de Rose.

Au sein de Rose
Tu pourras trouver un rival;
Ne joute pas, bouton de rose.
Car, en beauté, rien n'est égal.
Au sein de Rose.

Bouton de rose,
Adieu, Rose vient, je la voi :
S'il est une métempsychose,
Grands dieux ! par pitié rendez-moi
Bouton de rose.



A MES AMIS.

A MES AMIS,

AU MOMENT DE QUITTER LA CAMPAGNE.

Je pars, je vais revoir les rives de la Seine,
Ces lieux si beaux que vous habitez tous;
Avec l'aimable époux qui me charme et m'enchaîne,
Je pars, je vais enfin revenir parmi vous.

Je vais revoir, dans mes douces soirées,
Le poète, l'ami, l'artiste, le savant.

Déjà, dans un tableau riant,
S'offrent à mes regards ces voluptés sacrées
Qu'inspirent les beaux-arts, l'esprit, le sentiment :
Déjà mon œil a vu le bonheur qui m'attend.

Là, d'un couplet plein de sel ou de flamme,
Vigée, en se jouant, dira les vers heureux.

Là, sous ses doigts dirigés par son ame,
Naîtront de Martini les chants harmonieux.

Ici Mentelle, en décrivant la terre,
Du bel art d'enseigner dépouillant les rigueurs,

A Pinkerton toujours grave et sévère
Prouvera que l'on peut ensemble instruire et plaire.
Plus loin de l'Orient Langlès peindra les mœurs.

Plus loin Bréguet, en tout digne d'envie,
Dont chaque mot est le mot du génie,
Près de Pröny, la Lande, et Thurot, et Clavier,
Laissera les débats de la philosophie

Pour écouter l'énergique Gohier,
Que toujours enflamma l'amour de la patrie;
Ou pour sourire à la vive saillie
D'Andrieux, Lémontey, frondant avec Courier
Du genre humain l'éternelle folie.

Plus loin La Chabeaussière et l'aimable Lantier,

Chantre savant de Lasthénie,
Franc poète, franc chevalier,
Qu'il semble que la gloire oublie
Parce qu'il aime à l'oublier;
Ginguené, tout rempli de la belle Italie;
Dufrénoy, Raboteau, le sage et vieux Gudin,
Parleront, tour à tour, arts, journaux, poésie,
Dont, en riant de tout, raisonnera Millin.

Plus loin encor, toujours simple et superbe,
Talma, dont les beaux traits enchanteront Houdon,
Dira le mot naïf, lira le gai proverbe,
Et soudain s'animant dans la discussion,
Par les beaux vers de Cinna, d'Athalie,
Sans y songer frappant l'ame ravie,
Fera de cent bravos retentir le salon.

Plus loin, enfin, dix favoris des Muses,
L'étranger au grand nom, le voyageur savant,

Tous à l'envi déployant leur talent,
Se raviront, par d'innocentes ruses,
L'attention et l'applaudissement.

Et toi surtout dont s'honore la France,
Toi Girodet, avare de loisir,
Qu'en retrouvant ta noble indépendance,
Ton esprit juste et prompt à tout saisir,
Nous éprouverons de plaisir !

Nous te verrons, savant, poète aimable,
Dans nos talents habile comme nous,
Et dans le tien toujours plus admirable,
Plaire à chacun en l'emportant sur tous.

Venez, amis, venez; je vous engage
A ranimer mes foyers désertés;
Que, grace à vous, l'hiver me dédommage
Du charme heureux qui manque à mes étés :
Loin des ennuis et de leurs tristes suites,

Loin du méchant, loin du sot, du jaloux,
Passons des jours aussi sages que doux,
Et rendez-moi, par vos doubles visites,
Tous les moments que j'ai perdus sans vous.



L'ATTENTE ET LE RETOUR.

QUE la plaine est déserte et sombre!
Que ce ciel nuageux accable mes esprits!
Que ces monotones brebis,
Que ces rares oiseaux qui voltigent dans l'ombre
Augmentent mes douleurs, mon trouble, mes ennuis!
Que fais-je en cette solitude
Loin de l'époux que je chéris;
Loin du foyer des arts, des talents, de l'étude,
Loin de mes bons et vieux amis?

Que m'importent des jours perdus dans la tristesse !
Est-ce pour me livrer à ces maux rénaissants
Que je jouis encor, dans mes derniers beaux âns,
De ce reste d'ardeur que le destin me laisse ?
Mais que vois-je?... grands dieux !... ne me trompé-je pas ?
Est-ce lui qui vers moi précipite ses pas ?

Serait-ce une vaine chimère... !

Oui c'est lui, je le vois... O transport !... ô bonheur !

Il va me presser sur son cœur, ,
Me répéter cent fois combien je lui suis chère....
Ah ! comme tout pour moi brille d'un nouveau jour !
Que j'aime le repos de cette vaste plaine !
Que ces agneaux bêlants dans les prés d'alentour,
Que ces oiseaux qu'on aperçoit à peine,
D'un doux prestige enchantent ce séjour !
Tout est-il donc changé ? Cette simple nature,
Dont les sombres aspects à l'instant m'accablaient,
Ces bois, ces prés, cette verdure,
Ne sont-ils plus ce qu'ils étaient ?
Mes sens m'abusaient-ils ? Non ; mais de ce que j'aime

Déjà j'entends les pas, je distingue la voix,
Et rendue à la vie, à l'amour, à moi-même,
Mon bonheur se répand sur tout ce que je vois.

LE RETOUR EN FRANCE.

BONHEUR de se trouver chez soi,
Dans son pays, dans sa patrie;
Plaisirs, transports si doux pour moi,
Charmez encor, charmez ma vie !
Je dis enfin, libre d'ennuis
Après une trop longue absence :
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays,
Surtout quand on revient en France !

On retrouve dans ses foyers
Ses habitudes, sa famille ;
Les cœurs se livrent tout entiers,
Dans tous les yeux le plaisir brille ;

Voisins , connaissances , amis ,
Entre vos bras chacun s'élance.
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays ,
Surtout quand on revient en France !

Du nom fatigant d'étranger
On n'a plus l'oreille blessée ;
On ne doit point toujours changer
Ses goûts , ses mœurs et sa pensée.
De mille riens qui sont permis
L'esprit charmé jouit d'avance.
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays ,
Surtout quand on revient en France !

On n'est plus tristement perdu
Au sein d'une foule étrangère ;
On entend , on est entendu ,
On est heureux à sa manière.
Par un mot , un geste , un souris
On n'offense plus la prudence.

Ah ! qu'il est doux de revoir son pays,
Surtout quand on revient en France !

Et toi surtout, noble cité
Où j'ai vu l'été de ma vie,
Séjour des arts, de la gaîté,
De la science et du génie ;
A toi quand je songe, ô Paris !
Qu'avec transport je dis d'avance :
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays,
Surtout quand on revient en France !

STANCES

ÉCRITES EN TÊTE DE L'ALBUM DE L'AUTEUR.

VENEZ, amis, je vous appelle,
Sur mon *Album* inscrivez-vous :
D'une gloire toujours nouvelle
Qu'il devienne un titre pour nous !
Dans un excès de modestie,
Gardez-vous bien, je vous en prie,
De m'affliger par un refus ;
Car ce livre qui nous rassemble,
Va nous faire rester ensemble,
Même quand nous ne serons plus.

Qu'ici l'auguste poésie
Dépose un rayon de ses feux ;

Que la peinture, l'harmonie, .
Y laissent des traits glorieux;
Que la science, le génie,
L'amitié, la philosophie,
Partout s'y montrent dignement;
Et que ce monument aimable
Soit ainsi l'œuvre inimitable
Des beaux-arts et du sentiment.

Et vous dont l'univers s'honore,
Grands hommes de tous les pays!
Que votre nom aussi décore
Cette réunion d'amis :
Quoique loin de notre patrie
Le sort vous ait donné la vie,
Brillez dans ce recueil heureux;
Tels que ces plantes étrangères
Qui sont de nos riches parterres
L'ornement le plus précieux.

Ah ! puissent ces feuilles légères
Résister à la faux du temps,
Et de nos heures passagères
Fixer quelques heureux instants !
Après nous, restant d'âge en âge,
Puisse-nt-elles , à chaque page ,
Charmer nos neveux attendris,
Et pour augmenter notre gloire,
Porter au temple de mémoire
Nos noms sans cesse réunis !

RÉPONSE
A LANTIER,
AUTEUR DES VOYAGES D'ANTÉNOR, ETC.,

qui m'écrivait qu'il se sentait près de sa fin.

(Il avait alors 80 ans.)

Non, vous n'êtes pas, Anténor,
A la fin de votre carrière.
Le poète, en son noble essor,
Au-delà du terme ordinaire
Peut vivre et s'illustrer encor.

L'esprit anime la matière,
Il en est la force première,
Il la conserve, il la nourrit;
Contre le temps et sa puissance
Le sot n'a point de résistance,
Et, faute d'ardeur, il finit :

Mais l'homme qui sent et qui pense,
Et qu'un beau feu toujours remplit,
Sait prolonger son existence,
Par sa fermeté, sa constance
Et la vigueur de son esprit (1).

(1) Voyez la note page 281.



A UN AUTEUR D'ÉLÉGIES,

QUI BLAMAIT LA SÉVÉRITÉ DE MES ÉPÎTRES.

AMI, la nature est immense,
En sa grandeur, en sa variété ;
C'est au hasard qu'elle dispense
Aux deux sexes l'esprit, sa force, sa clarté,
Et le talent qui brille, et la raison qui pense ;
Mais son éternelle balance
Quoi qu'ils fassent, entre eux maintient l'égalité.
De ton vers amoureux la touchante harmonie,
La gravité du mien et sa philosophie
Contre elle, contre nous ne doivent prouver rien,
Hors qu'en sa sagesse infinie,
Elle a voulu me donner ton génie,
Comme elle t'a donné le mien.

SUR LE MÊME SUJET.

Tu n'es pas juste, ami, lorsque tu blâmes
Mon vers philosophique et mon ton réfléchi
Qui, dis-tu, ne sied pas aux dames.
Je sais que les transports, les amoureuses flammes,
Les langueurs d'un tendre souci,
Semblent mieux convenir à nos esprits, nos ames;
Mais, lorsque sur ce point tant d'hommes sont des femmes,
Je puis bien être un homme aussi.

LE MÉCHANT.

IL est un dieu pour les auteurs,
Qui leur fait mépriser l'envie ;
Il est un dieu pour les buveurs ;
Il est un dieu pour la folie ;
Il est un dieu pour les amants ;
Il est un dieu pour la faiblesse ;
Il est un dieu pour la vieillesse ;
Il n'en est pas pour les méchants.

On pardonne à l'homme indigent
Un peu d'humeur et d'injustice ;

On pardonne à l'homme imprudent
Un propos tenu sans malice ;
On pardonne au sot ignorant ;
On pardonne au juge sévère ;
On pardonne à l'homme en colère ;
Mais jamais à l'homme méchant.

Celui que fuyait le bonheur ,
Souvent le trouve dans les larmes ;
Le sage le trouve en son cœur ;
Le guerrier dans le bruit des armes ;
L'amant le doit au sentiment ;
La jeune fille à sa parure ;
Il est partout pour l'ame pure ,
Mais nulle part pour le méchant.

On aime jusques aux défauts
Du fils à qui l'on donna l'être ;
On aime , en souffrant mille maux ,
L'infidèle qui les fit naître ;

Pour l'ingrat, s'il est repentant,
On ne peut être inexorable ;
Au supplice on plaint un coupable ;
Mais on hait toujours un méchant.

BOUTADE

SUR LES FEMMES AUTEURS.

QU'UNE femme auteur est à plaindre !
Juste ciel ! le triste métier !
Qu'elle se fasse aimer ou craindre,
Chacun sait la déprécier.

Est-elle simple et solitaire,
On crie à l'affectation !
Veut-elle un instant se distraire,
Elle aime à se montrer, dit-on ;
Tout ce qu'elle ose se permettre,
En mal on sait l'interpréter ;
Elle ne peut parler, chanter,
Sourire sans se compromettre.

Son silence blesse les sots ,
Ses propos ne les touchent guère ;
Elle doit parler par bons mots ,
Ou ne rien dire avec mystère.
Comme un animal curieux
Tantôt chacun la considère ;
Tantôt , une bégueule altière
Lui jette un regard dédaigneux.
Un raisonneur, qui chez lui brille,
L'accable de ses lourds propos ,
Et la renvoie à son aiguille ,
Après quinze ans d'heureux travaux.
Une mégère la provoque ,
Et lui fait , d'un ton radouci ,
Tout haut, un éloge équivoque ,
Tout bas , un affront réfléchi.
Un piètre auteur entre chez elle ,
Malgré son ordre très-exprès ,
Et partout va redire après :
Je viens de chez madame telle ;

*Nous avons (je le dis tout bas)
Parlé de sa pièce nouvelle,
Et mes conseils n'y nuiront pas.
Un poète blâme sa prose,
Un prosateur blâme ses vers;
On lui suppose cent travers,
On imprime ce qu'on suppose;
Sur elle on ment, on rit, on glose,
Aux yeux trompés de l'univers.
Joignez à ces tourments divers
Les gentillèsses de la chose;
Chansons, épigramme, pamphlet,
Menus propos des bons apôtres,
Et vous connaîtrez ce que c'est
Que d'être un peu moins sot que d'autres.*

*Juste ciel ! le triste métier !
Ouf, j'y renonce pour la vie ;
Fuyez, encre, plumes, papier,
Amour des vers, rage ou folie !*

Mais non ; revenez m'aveugler,
Bravez ces clameurs indiscrettes !
Ah ! vous savez me consoler
De tous les maux que vous me faites.

CHANTS PATRIOTIQUES.

CHANT FUNÈBRE,

EN L'HONNEUR DES GUERRIERS MORTS
EN 1792.

PLEURONS, pleurons nos braves frères,
De larmes couvrons leurs tombeaux;
Pleurez, vous leurs fils, vous leurs mères;
Regrettez les jeunes héros!

L'ennemi pénétrait en France;
Quand ils ont chassé l'ennemi,
Le sol que foulait leur enfance
Leur sang généreux l'a rougi.

Mais quoi ! s'ils ont perdu la vie,
N'ont-ils pas un nom glorieux !
Leur bras a sauvé la patrie,
Les regrets sont-ils faits pour eux ?

Sans doute à leur gloire immortelle
Un beau triomphe est préparé :
Près de la sagesse éternelle
Le brave est, sans doute, honoré.

Exempts de terrestres alarmes,
Sans doute, dans un saint transport,
Ils s'étonnent de voir nos larmes
Couler pour leur civique mort.

Ah ! ne les pleurons plus, nos frères ;
Jetons des fleurs sur leurs tombeaux :
Ne les pleurez plus, tendres mères ;
Imitez-les, jeunes héros !

HYMNE A L'AGRICULTURE,

**CHANTÉ A LA FÊTE DE L'AGRICULTURE,
CÉLÉBRÉE AU CHAMP-DE-MARS, EN 1796.**

(Musique de Martini.)

**SOURCE de l'existence, utile agriculture,
C'est toi qu'en ce moment célèbrent les Français;
Rendus à l'union, rendus à la nature,
Leur voix s'élève enfin pour chanter tes bienfaits.**

**Ils ne sont plus ces temps où le luxe frivole
S'arrogeait à grands frais un prix peu mérité !
Ils ne sont plus ! un jour a vu briser l'idole,
Et le premier des arts devient le plus fêté.**

Artisans généreux, habitants des campagnes,
Suspendez vos travaux, accourez à nos voix ;
Accourez à nos voix, vous leurs fils, leurs compagnes ;
Proclamez avec nous la plus sainte des lois.

Les mains en qui la France a mis sa destinée
D'un pénible sillon vont diriger le cours.
Le soc brille, il s'avance, et la terre étonnée
S'entr'ouvre et reconnaît Rome en ses plus beaux jours.

O prodige ! ô pouvoir d'un magnanime exemple !
Le laboureur sourit et s'élève à la fois,
La nature devient son autel et son temple ;
Et son œil lit partout ses devoirs et ses droits.

Le voyez-vous, hâtant son pas, encor timide ,
Reprendre ses travaux qui lui semblent plus doux.
L'égalité le suit, l'humanité le guide ,
Tout Français est son frère, il est frère de tous.

**Allez , simples héros qu'adopta la nature ;
Que vos bras vigoureux fécondent vos guérets !
Couronnez votre front de fleurs et de verdure ,
Bientôt vous l'ornerez des palmes de la paix.**

**Et toi , divinité qui protèges nos fêtes ,
Achève ton ouvrage , auguste Liberté !
Et quand tu fais planer la gloire sur nos têtes ,
Jette aussi sur nos champs un regard de bonté !**



HYMNE SUR LA PAIX,

CHANTÉ SUR LE THÉÂTRE FEYDEAU
EN 1797.

(Musique de Méhul.)

O jour de gloire ! ô jour de fête !
Français, suspendez vos travaux ;
Français, couronnez votre tête ;
Français, célébrez vos héros !
Qu'en tous les lieux un peuple immense
Décerne un prix à leur valeur.
La paix est rendue à la France,
La France est rendue au bonheur.

Dieu ! quel spectacle magnifique,
Hommes, femmes, enfants, vieillards ;
Tous, dans un transport héroïque
Au ciel élèvent leurs regards.
Il semble, dans ce jour prospère,
Qu'un dieu sensible et bienfaisant
Vient rendre un fils à chaque mère,
Vient rendre un père à chaque enfant.

Gloire au vainqueur de l'Italie,
Gloire au héros de l'univers !
Il fait d'une même patrie
Dépendre vingt peuples divers.
Vous qu'immortalisa l'histoire,
Cédez à ce jeune Français,
Vous combattiez pour la victoire,
Il a combattu pour la paix.

Beaux arts qu'effarouchait la guerre,
Enfants de la tranquillité,

Les dieux ont posé leur tonnerre,
Venez avec sécurité.
Que vos travaux, exempts d'alarmes,
Succèdent aux fureurs de Mars;
Quand Minerve a quitté ses armes,
Elle est la déesse des arts.

O dieux ! quelle brillante aurore
Déjà vient enchanter nos yeux;
Partout le drapeau tricolore
S'élève et flotte dans les cieux.
Fuis, Discorde, en malheurs féconde,
Effroi du généreux Français !
Que, libre, en paix avec le monde,
Avec lui-même il soit en paix !

CHANT HISTORIQUE POLONAIS.

(Imité de Niemcewicz).

LE KNIAZ MICHEL GLINSKI.

Traîtres ! voilà le sort qui vous est réservé !

CRIME que rien n'excuse , et que rien ne répare ,
Que les peuples , les rois , le tyran , le barbare
Couvrent du même opprobre ; horrible trahison !
Trahison ! ici-bas quand tout doit disparaître ,
Tu marques de ton sceau le front pâle du traître ,
Tu restes à jamais attachée à son nom.

Dans un sombre cachot , sur une paille humide ,
Gémissait un héros , qu'ai-je dit ? un perfide ,
Glinski , mourant , privé de la clarté du jour :
Près de lui , dans cet âge où la jeunesse brille ,

Angé consolateur, ange du ciel, sa fille
Lui consacrait ses soins, sa vie et son amour.

« Mon père, disait-elle, au sein de la souffrance,
Dans les fers du tyran vit encor l'espérance ;
Le présent est pour lui, l'avenir est pour tous ;
Mon père, calmez-vous ; on vous verra peut-être
Libre, dans la patrie où le sort vous fit naître,
Passer encor des jours et glorieux et doux. »

« Qui, moi ! dans ma patrie !... O dieux, qu'oses-tu dire ?
S'écria le vieillard : et dans un long délire,
Il déchirait, frappait son sein ensanglanté.
Puis, soudain s'arrêtant, levant un front sévère,
Il dit : « Le ciel est juste, il a puni ton père ;
Je bénis mon malheur, car je l'ai mérité.

« Fortune, renommée, honneurs, naissance, gloire,
J'avais tout ; à mes pas s'attachait la victoire ;
Devant moi l'ennemi fuyait épouvanté :
Venait-il dévaster nos champêtres asiles,

Dérober nos moissons, fouler nos champs fertiles,
J'étais partout; partout, vainqueur et respecté.

« Un jour, on vient me dire : Arme-toi, le Tartare
Porte dans nos cités que la frayeur égare,
Le fer, le feu, la mort. J'assemble nos héros,
Nous partons embrasés d'un superbe courage,
Nous anéantissons cette horde sauvage;
Son sang du Niémen avait rougi les flots.

• Ah ! que d'un pur éclat brillait alors ma vie !
Mais de l'ambition l'horrible frénésie,
Malgré moi, de mon cœur tout à coup s'empara :
Ivre d'un fol orgueil, ma haine, ma vengeance,
Poursuivait mes rivaux, menaçait la puissance;
Je voulus tout dompter, contre moi tout s'arma.

« Tout s'arma ! N'écoutant qu'un barbare courage,
Sans respect pour le sang, pour la faiblesse, l'âge,
De la Pologne en deuil je devins la terreur :

Mais bientôt repoussé, chassé de ville en ville,
Abandonné de tous, sans appui, sans asile,
Sur un sol étranger je portai ma douleur.

« Le croira-t-on, grands dieux ! honneur, gloire, patrie,
Alors j'oubliai tout : d'une force ennemie
J'osai chercher l'appui chez nos persécuteurs ;
Et du czar irritant la colère terrible,
Traître, sur mon pays jusqu'alors invincible,
Moi-même je fondis avec ses oppresseurs.

« O honte, ô désespoir ! les drapeaux de mes frères,
Leur sang, rien n'apaisait mes fureurs meurtrières ;
Tous tombèrent vaincus. Mais il allait venir,
Mais il était venu l'instant de la vengeance :
En les voyant gisant sur une plaine immense,
L'affreuse vérité devant moi vint s'offrir.

« Frappant l'air de mes cris, versant des flots de larmes,
Sous mes pieds je brisai mes parricides armes ;

Le tyran m'aperçut.... c'en fut assez pour lui.
Du jour un fer brûlant me ravit la lumière,
Et dans ce souterrain, depuis dix ans, ton père,
Ma fille, n'a que toi, toi seule pour appui.

« Mais je me sens enfin à mon heure dernière
Approche, mon enfant : une terre étrangère
Va couvrir à jamais mes restes ignorés.
Sois heureuse ! retourne au lieu qui te vit naître,
Où de mes jours de gloire on se souvient peut-être,
Où reposent en paix nos aïeux honorés. »

« Revois mes vieux amis, mes vieux compagnons d'armes ;
Qu'ils bénissent ma fille, et donnent quelques larmes
A ses beaux ans perdus pour moi sacrifiés :
Apprends, apprends nos maux à ma noble patrie,
Et que par mes remords, par ma longue agonie,
Mes crimes à ses yeux puissent être expiés. »

Il dit et succomba, ce héros redoutable

Que l'ambition seule avait rendu coupable,
Et par qui son pays tant de fois fut sauvé;
Il dit, et retomba dans la nuit éternelle.
Son nom reste en horreur au Polonais fidèle.
Traîtres ! voilà le sort qui vous est réservé !

Dyck, 1833.

notes.

NOTES.

SAPHO.

(PAGE 1.)

Martini, compositeur allemand, qui fit la musique de Sapho, était un des créateurs de l'Opéra-Comique en France. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *l'Amoureux de 15 ans*, représenté en 1771, *le Droit du Seigneur*, *la Bataille d'Ivry*, *Annette et Lubin*, *le Mont St.-Bernard*. On a aussi de lui beaucoup de musique sacrée, une *Mélopée* et une *École d'orgues*, qui est un ouvrage élémentaire fort remarquable. Enfin il a fait une foule de chansons plus ou moins connues : *L'amour est un enfant trompeur*, *Plaisir d'amour*, *L'ivrai aimait Arzène*, etc.

L'opéra de *Sapho* est, sans contredit, celui où il a déployé le plus de talent; on y trouve réunie à la noblesse et à la pureté du chant cette richesse d'harmonie qui distingue particulièrement les productions des

compositeurs allemands ; aussi cet opéra ajouta-t-il beaucoup à saputation.

Martini était avant la révolution surintendant de la musique du et il le fut de nouveau à la restauration. Il mourut en 1817, peu jours après avoir fait exécuter à St.-Denis (le 21 janvier) une *messe morte*, que l'on peut placer près des meilleurs ouvrages du célèbre Mozart.

On trouvera, dans la *Biographie des contemporains*, pour laquelle j'ai fait son article, beaucoup de détails fort curieux et que je tenais de lui-même, sur sa vie et sur ses ouvrages.

POÉSIES DIVERSES.

(PAGE 129.)

Je crois devoir donner ici les titres de quelques-uns des petits ouvrages qui, comme je l'ai déjà dit, ne font point partie de ces poésies (1). Ce sont : *les Cinq sens*, *L'amour et la vertu*, *l'Incertitude*, *le Soir*, *l'Étude*, *la Jeune mère*, *le Divorce*, des fables, des moralités, et aussi beaucoup d'épigrammes relatives, en général, à des circonstances littéraires.

On n'y trouvera pas non plus un assez grand nombre de chansons que j'ai faites presque toutes pour une société restée à peu près inconnue, la société *Anacréontique*, qui n'eut que quelques années d'existence, et qui se composait en grande partie des membres de la classe de littérature du Lycée des Arts. A l'imitation de quelques autres

(1) Voyez la préface.

Réunions littéraires, on y tirait au sort des mots sur lesquels on devait faire des couplets, qui étaient lus ou chantés à la séance suivante. C'est pour cette société que j'ai fait : la Moitié de pomme, le Jaloux, l'Amant trop peu jaloux, la Musique, l'Amour et la Gloire, Nous nous moquons les uns des autres, Vers sur un mal d'oreille, la Fièvre ; Je vous le donne, et plusieurs autres chansons et romances.

Tous ces petits ouvrages ont paru dans différents recueils.

AMYNTAS.

IDYLLE IMITÉE DE GESSNER.

(PAGE 147.)

La foudre avait grondé, l'onde en torrents rapides
Descendait à grand bruit du sommet des coteaux.

Cette idylle est le premier de mes ouvrages que j'ai lu dans une société littéraire (1), et ce fut au *Lycée des Arts*, dont j'étais membre, et qui était alors la seule réunion de ce genre qui existât à Paris et même en France.

Ce Lycée se composait de savants, de gens de lettres, d'artistes plus ou moins distingués, et principalement d'un grand nombre d'académiciens pour lesquels il était devenu un nouveau point de

(1) En 1795.

ralliement après la dissolution des académies, qui avait eu lieu au commencement de la révolution. Il donna, pendant la terreur, une grande preuve de courage qui mérite d'être rapportée. Il décerna au célèbre et malheureux Lavoisier, qui était un de ses membres, une couronne qui lui fut portée dans sa prison par une députation trois jours avant sa mort, et, plus tard, il fit en son honneur une pompe funèbre qui attira une foule immense de spectateurs.

Cette société, divisée par classes comme les académies, décernant aussi des couronnes, des mentions honorables, comptait au nombre de ses fondateurs une foule d'hommes célèbres, entre autres, Lalande, Mentelle et Sédaine. Ce furent eux qui m'y présentèrent lorsque ce dernier eut fait le rapport d'après lequel j'avais été reçue, ce qui, jusque-là, n'avait eu lieu pour aucune femme. L'âge, la renommée, l'aspect vénérable de ces hommes illustrés par de longs travaux, leurs honorables éloges produisirent alors sur moi une impression que près de 40 ans n'ont ni effacée, ni même affaiblie. Ce sont ces souvenirs qui, dans un ouvrage où je rappelle diverses circonstances de ma vie littéraire, et où je parle du Lycée des Arts, m'ont inspiré ces vers que je me plais à placer ici :

A l'aspect de leurs cheveux blancs,
De leur front sillonné par l'étude et le temps,
Dans mes plus beaux transports, mes plus douces victoires,
Je m'inclinai devant ces vieilles gloires
Applaudissant à mes jeunes accents.

Le Lycée des Arts, dont, depuis sa création, aucun événement public n'a pu interrompre les travaux, est connu aujourd'hui sous le nom

d'*Athénée des Arts*, et il est également remarquable par le grand nombre d'hommes et de femmes à talents qui en font partie (1).

J'y lus plusieurs de mes ouvrages, et principalement des Éloges et des Rapports.

Je lus aussi presque toutes mes Épîtres dans différentes sociétés littéraires qui s'élevèrent successivement, et, entre autres, au Lycée de Paris, qui est celui où professait La Harpe.

Ces lectures dont l'esprit du temps et l'amour des lettres m'avaient fait naître l'idée, étaient alors une chose toute nouvelle : elles produisaient un grand effet, et, quoiqu'elles eussent trouvé, dans les premiers moments, quelques contradicteurs, je n'eus qu'à m'applaudir d'avoir donné cet exemple ; car il encouragea d'autres femmes qui commencèrent aussi à lire leurs ouvrages dans des sociétés littéraires, et cet usage, devenu presque général, contribue sans doute à entretenir cette émulation qui leur fait faire aujourd'hui des progrès si sensibles dans les lettres et dans les arts.

(1) Ce fut en 1791 et par les soins et le zèle infatigable de M. Desaudray, ancien militaire et homme de lettres, que se forma cette société. Ses fondateurs sont, outre Desaudray et ceux que j'ai déjà nommés : Parmenlier, Vauquelin, Vieq d'Azir, Condorcet, Thouin, Cuvier, Daubenton, Bertholet, Darcet, Valmont de Bomare, Sicard, Ponce, Bigot de Préameneu, etc. Tous les hommes célèbres de l'époque ont aussi été successivement membres du Lycée des Arts ; entre autres : Bervick, Berthier, Boissy d'Anglas, Bourrienne, Chaptal, Daru, Fourcroy, Houdon, Jussieu, Millevoie, Pelletan, Pastoret, Soufflot, Lebrun, Luce de Lancival, Talleyrand, Valenciennes, etc., etc.

STANCES

SUR LES ROMANTIQUES.

(PAGE 199.)

Eh! mes amis! héros du romantique,
Ménagez-nous dans vos doctes débats.

Lorsque je fis ces stances qui parurent dans le *Mercur* et dans le *Moniteur* en 1824, le romantisme était loin d'être ce qu'il est devenu depuis; il ne faisait en quelque sorte que de naître; il n'avait pas une importance réelle, et ce que j'en disais était à peu près tout ce que l'on pouvait en dire. Ce petit ouvrage devint cependant comme le signal de l'orage qui s'éleva contre ce nouveau genre qui, jusque-là, n'avait été l'objet que de quelques articles de journaux. M. Viennet fit une éplre sur le même sujet. M. Auger l'embrassa d'une manière plus sérieuse dans un discours qu'il prononça à l'Académie, et cette lutte littéraire, s'engageant de toutes parts, devint beaucoup plus grave qu'il n'avait été possible de le prévoir, ce qui me décida à me borner au

simple rôle d'observatrice. L'espèce d'accord que j'avais proposé dans mes stances, quoiqu'il n'eût l'air que d'une plaisanterie, était, d'ailleurs, conforme au fond de mon opinion. J'ai trouvé de tout temps que la sévérité des lois imposées à la poésie *classique* était souvent un obstacle au développement de la pensée, et je m'en étais moi-même affranchie dans plus d'une occasion. Voici ce que je disais à ce sujet dans le recueil de mes poésies imprimé en 1811 :

« La critique pourra remarquer dans plusieurs de mes ouvrages
 « quelques expressions familières, quelques locutions déjà vieilles,
 « que j'emploie assez fréquemment; si c'est une faute, elle est volon-
 « taire : il m'a toujours semblé que les pensées naissent dans l'esprit
 « avec de certaines expressions qui leur étaient propres, et qu'on ne
 « pouvait même améliorer sans en atténuer l'effet. Admiratrice de
 « Corneille, j'ai accoutumé de bonne heure mon oreille à ces tours
 « de phrases pleins et serrés qui soutiennent l'attention et la pensée,
 « quelquefois aux dépens de la grace et de l'harmonie; et ce n'est pas
 « sans peine que je vois l'extrême sévérité de la critique restreindre
 « chaque jour le domaine de la poésie, en en retranchant une foule
 « d'expressions si dignes d'y figurer. »

Je n'entrerai pas plus avant dans cette discussion qui, comme on le sait, est devenue une véritable guerre littéraire, et à laquelle, par suite de l'extension qu'elle a prise, ce que je viens de dire n'est plus applicable. C'est au temps, à l'expérience, au bon sens public seuls qu'il appartient de concilier deux partis si opposés, en prouvant à l'un que, dans les lettres comme dans les arts, il est des principes invariables, reconnus nécessaires, que même les plus beaux transports du génie ne pourraient donner le droit de méconnaître; et à l'autre que l'esprit d'un siècle n'est plus celui du siècle qui l'a précédé et que l'on peut céder à l'impulsion générale, et donner à ses pensées des formes plus appropriées au goût du temps, sans quitter la route tracée par les grands maîtres qui ont fait et font encore la gloire littéraire de la France. C'est, je per-

existe à le croire, ce qui aura lieu tôt ou tard, et par la seule force des choses qui entraîne tout, et qui ramène sans cesse les esprits à ce qui est juste, vrai et raisonnable.

J'ajouterai cependant que je n'ai jamais pu comprendre que, romantique ou classique, on pût, en travaillant, suivre un système quel qu'il fût. L'auteur qui veut se faire un nom, a devant les yeux le grand tableau de la nature, celui de la société, celui de l'esprit humain dans ses immenses variations : c'est là qu'il doit chercher ses inspirations suivant ses goûts et ses facultés; c'est du moins là que j'ai toujours cherché les miennes, et je dois dire que l'expérience m'a convaincue que c'est le seul moyen, non seulement d'être toujours soi et de donner à ses ouvrages un caractère quelconque, mais de se créer une source inépuisable d'observations, de sensations et de sentiments.

LE BOUTON DE ROSE.

(Page 209).

Bouton de rose.

J'étais encore fort jeune, lorsqu'à la demande de quelques personnes, je fis, en peu d'instants, ces couplets sur le vieil air de *la Baronne*. Ils furent insérés dans l'*Almanach des Graces*, en 1788, et ils y restèrent oubliés pendant plus de dix ans. Le compositeur Pradher les y ayant trouvés, y fit alors un air qui leur donna beaucoup de vogue; ils devinrent même, comme on le sait, presque populaires.

Ce sont ces souvenirs qui, malgré le peu d'importance que j'attache à ces couplets, m'ont engagée à les faire reparaitre.

VERS

A MES AMIS.

(Page 207.)

Je pars, je vais revoir les rives de la Seine.

Il y a plus de 25 ans que j'ai fait ces vers. Je les avais adressés à Girolet, au moment où je quittais la campagne, et je les avais oubliés depuis long-temps; mais le hasard me les ayant rappelés, et ayant vu qu'à l'exception d'un seul des amis que j'y nomme, tous avaient disparu, je n'ai pu résister au désir de faire connaître cette petite pièce, et de donner par là une nouvelle preuve de l'affection que je leur portais.

Je pourrais, pour rendre plus complet ce tableau d'une de nos réunions amicales, placer ici le nom de beaucoup d'autres hommes non moins distingués, qui faisaient aussi partie de ma société; mais mon intention, en faisant paraître ces vers, n'ayant été que de rendre un simple hommage à la mémoire de ceux de mes amis dont j'y parlais, et qui n'existent plus, je me bornerai à dire que j'ai encore à en regretter plusieurs, entre autres, MM. J.-B. Say, Laya, Pougens, Nalgeon, Ponce et le digne M. Barbier. J'aurai d'ailleurs occasion de les

faire tous connaître et apprécier dans des Mémoires que je publierai plus tard, et qui seront, en quelque sorte, un tableau de la littérature et de la société de mon temps.

Une nouvelle époque a succédé à celle dans laquelle vivaient ces hommes plus ou moins remarquables par leurs talents et leur caractère, et dont la plupart étaient et resteront célèbres. Les jeunes littérateurs qui se distinguent aujourd'hui, enivrés d'idées nouvelles et emportés par le désir de se faire aussi un nom, ignoreront ou oublieront peut-être les travaux ou les écrits de quelques-uns; mais cette peinture fidèle de la libre et franche cordialité qui régnait alors dans la société et qui s'unissait sans effort aux lumières de l'esprit et aux idées généreuses, intéressera, je n'en doute pas, mes contemporains, et elle ajoutera quelques traits à ce que j'ai dit dans d'autres ouvrages sur ces temps qui laissent des souvenirs si beaux et si extraordinaires.

RÉPONSE

A LANTIER.

(Page 230.)

Non, vous n'êtes pas, Anténor,
A la fin de votre carrière.

Ces vers qui faisaient partie d'une lettre que j'écrivais à Lantier, en réponse à deux stances qu'il m'avait adressées, lui furent si agréables qu'il les fit graver au bas de son portrait, ce qui m'a engagée à les mettre au nombre de mes poésies. Il avait alors plus de 80 ans. Voici ses stances que l'on ne lira pas sans attendrissement :

L'âge me presse, et déjà dans mes veines
Mon sang tiédi coule plus lentement.
Mon œil s'éteint, et la voix des sirènes
A mon oreille arrive faiblement.

Sur ses appuis mon corps pesant chancelle,
 Mes sens lassés sont fermés au plaisir,
 Et chaque jour ma mémoire infidèle
 Du temps passé perd l'heureux souvenir.

Lantier vécut encore près de dix ans après avoir fait ces vers, et il conserva jusqu'à son dernier moment cette vivacité d'esprit, cette jeunesse d'idées que l'on retrouve dans tous ses écrits et qui sont un des caractères de son talent. Jamais homme ne fut plus naturellement aimable, poète et véritable philosophe. Aux qualités qui font le charme de la société, il joignait éminemment celles qui font acquérir l'estime publique; exempt de toute ambition, abhorrant l'intrigue et la flatterie, homme d'honneur par-dessus tout, il ne chercha dans aucune occasion à attirer sur lui la faveur du pouvoir, ni à s'élever autrement que par ses ouvrages; il refusa même constamment de se mettre sur les rangs lorsqu'une place venait à vaquer à l'Institut. « J'aime mieux, » répétait-il à ses amis, que l'on demande pourquoi je n'y suis pas, « que pourquoi j'y suis. » Aussi sa vie fut-elle douce et heureuse, mais moins brillante qu'elle n'aurait dû l'être.

Chevalier de St.-Louis sous l'ancien régime, Lantier resta fidèle au souvenir de ceux qu'il avait servis, et sous leur règne passager on lui retrancha la moitié d'une faible pension dont il jouissait comme ancien militaire. Il mourut peu de temps après, à Marseille, où il était né. L'Académie de cette ville rendit un juste hommage à sa mémoire; mais les journaux de Paris, tout occupés de politique, lui consacrèrent à peine quelques lignes. Ses ouvrages y suppléeront : son *Impatient*, représenté en 1778, le *Flatteur*, un grand nombre de *poésies*, quelques *romans* et *contes philosophiques*, et surtout les *Voyages d'Anténor*, traduits dans toutes les langues de l'Europe, et qui ont eu plus de dix-sept éditions, lui assurent un rang distingué parmi les littérateurs de notre siècle.

J'ajouterai que c'est avec une véritable satisfaction que je rappelle ici le mérite et le talent distingué du digne Lantier qui était un des hommes que j'estimais le plus. Nous avons été long-temps en correspondance; nos lettres, par suite d'un usage qui s'était établi entre moi et ceux de mes amis qui étaient poètes, étaient autant en vers qu'en prose. Les miennes m'ayant presque toutes été rendues à leur mort, je me propose de faire paraître plus tard un choix de ces correspondances qui, toutes empreintes de l'esprit du temps, et rappelant sans cesse des noms connus dans la littérature ou dans les arts, auront, je crois, quelque intérêt.

LE MÉCHANT.

(Page 234.)

Il est un dieu pour les auteurs.

Quelques circonstances littéraires se rattachent pour moi à cette chanson que je fis d'inspiration, il y a près de quarante ans, contre un de ces hommes pour qui la méchanceté est un besoin, et les succès d'autrui une véritable douleur. J'en ai rencontré plusieurs de ce caractère dans le cours de ma longue carrière, et, quelque indulgente que je sois, je dois dire qu'il ne m'a jamais été possible de ne pas m'élever contre eux. C'est ce que l'on a pu voir dans plusieurs de mes épitres. Aujourd'hui même, quoique leur souvenir soit fort loin de moi, je ne puis résister au désir de les signaler de nouveau dans l'ouvrage dont j'ai parlé dans une de ces notes.

Pour donner une idée plus juste encore du sentiment qui me fait y rappeler leur nom, je citerai ici quelques vers que j'ai adressés, il y a

peu de temps, à ce sujet, à M. A. M., qui m'engageait à n'opposer que le dédain aux hommes de ce caractère. Voici ce que je lui répondis :

Oui, vous avez raison sans doute,
Il faut dédaigner le méchant.
Il faut le voir d'un œil indifférent
Ou s'égarer ou poursuivre sa route;
Mais quand avec impunité
Il a pu, remportant une indigne victoire,
Manquer à l'honneur, l'équité;
Sur les plus beaux transports, sur l'amour de la gloire,
Quand il verse le fiel de l'animosité,
Il faut qu'au moins la vérité
Un jour s'attache à sa mémoire,
Et que son nom tôt ou tard soit porté
Par le mépris à la postérité.

Je n'ignore pas cependant que l'espèce d'intérêt que l'on attachait dans ma jeunesse aux discussions et aux rivalités littéraires, s'évanouit aujourd'hui devant les grandes pensées qui occupent tous les esprits ; mais l'auteur, blessé dans ses ouvrages, a toujours le droit de se plaindre : c'est une satisfaction qu'il a besoin de se donner ; c'est celle de la raison, de l'honneur, et, tôt ou tard, il se trouve des hommes justes et droits qui le comprennent et qui l'approuvent.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



TABLE.

	Pages.
DÉDICACE.....	v
Précis de la vie de Sapho.....	3
Sapho, tragédie mêlée de chants, en trois actes.....	11
Cantate sur le mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise.....	111
Sur la mort de Girodet.....	121

POÉSIES DIVERSES.

Sur la perte des illusions de la jeunesse.....	131
A ma pendule qui s'était arrêtée.....	137
Au prince Primat, sur sa devise : <i>Prie et travaille</i> (qu'il avait inscrite sur l'album de l'auteur).....	143
Amyntas. Idylle imitée de Gessner.....	147
Mirtil. Idylle imitée de Gessner.....	151
La liberté. A Nice.....	156

	Pages.
Conseils aux femmes.....	171
L'inconstant.....	175
L'isolement.....	179
La coquette.....	183
L'amant vaniteux.....	187
A un ami qui ne m'écrivait pas pendant une longue ab- sence.....	191
Sur les femmes politiques.....	195
Sur le romantique.....	199
L'ennui.....	205
Le bouton de rose.....	209
A mes amis, au moment de quitter la campagne.....	213
L'attente et le retour.....	219
Le retour en France.....	223
Stances écrites en tête de l'album de l'auteur.....	227
Réponse à Lantier.....	230
A un auteur d'élégies, qui blâmait la sévérité de mes épîtres.....	232
Sur le même sujet.....	233
Le méchant.....	234
Boutade sur les femmes auteurs.....	237

TABLE.

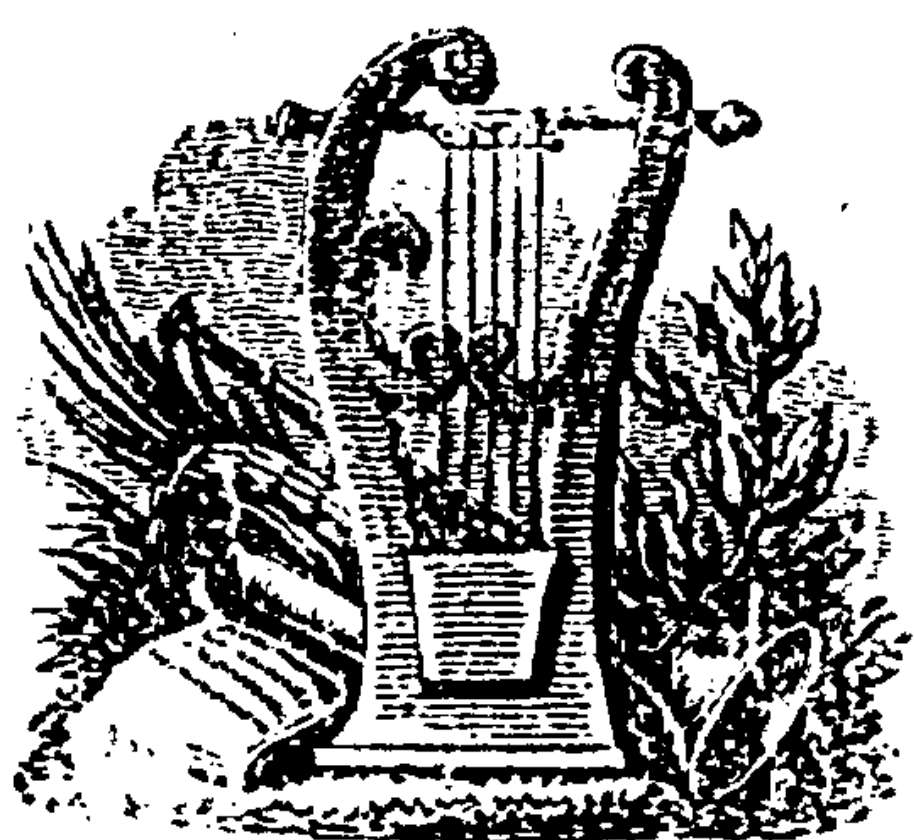
289

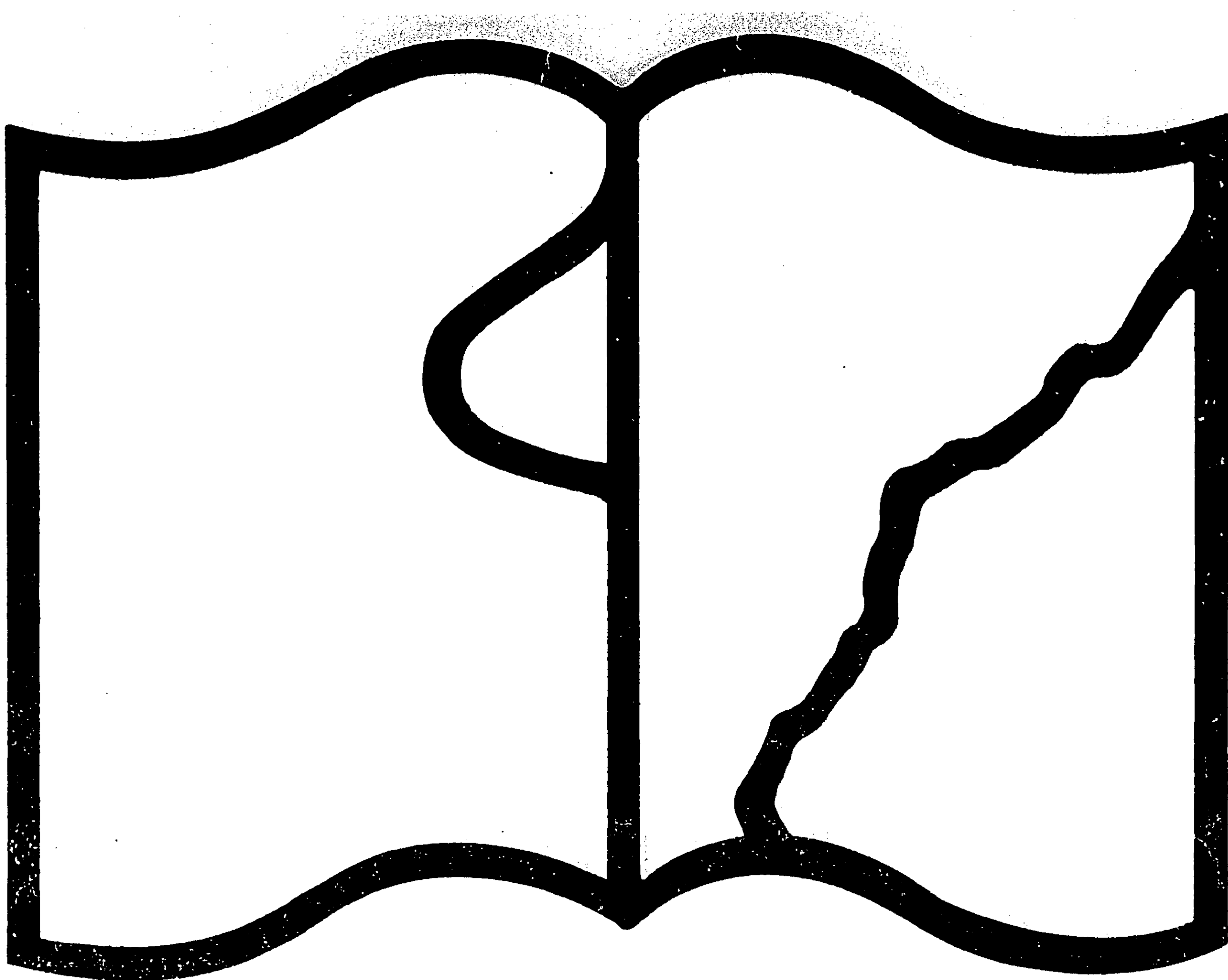
CHANTS PATRIOTIQUES.

	Pages.
Chant funèbre, en l'honneur des guerriers morts en 1792.	243
Hymne à l'Agriculture, chanté à la fête de l'Agriculture, célébrée au Champ-de-Mars en 1796.....	245
Hymne sur la paix, chanté sur le théâtre Feydeau, en 1797.....	249
Le kniaz Michel Glinski.....	255

NOTES.

Sapho.....	263
Poésies diverses.....	265
Amyntas. Idylle imitée de Gessner.....	267
Stances sur les romantiques.....	271
Le bouton de rose.....	275
Vers à mes amis.....	279
Réponse à Lantier.....	281
Le méchant.....	285





A

B

DEDICACE

Précis de la vie de Sapho

Sapho, tragédie mêlée de chants, en trois actes

Cantate sur le mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise

Sur la mort de Girodet

POESIES DIVERSES.

Sur la perte des illusions de la jeunesse

A ma pendule qui s'était arrêtée

Au prince Primat, sur sa devise: *Prie et travaille* (qu'il avait inscrite sur l'album de l'auteur)

Amyntas. Idylle imitée de Gessner

Mirtil. Idylle imitée de Gessner

La liberté. A Nice

Conseils aux femmes

L'inconstant

L'isolement

La coquette

L'amant vaniteux

A un ami qui ne m'écrivait pas pendant une longue absence

Sur les femmes politiques

Sur le romantique

L'ennui

Le bouton de rose

A mes amis, au moment de quitter la campagne

L'attente et le retour

Le retour en France

Stances écrites en tête de l'album de l'auteur

Réponse à Lantier

A un auteur d'élégies, qui blâmait la sévérité de mes épîtres

Sur le même sujet

Le méchant

Boutade sur les femmes auteurs

CHANTS PATRIOTIQUES.

Chant funèbre, en l'honneur des guerriers morts en 1792.

Hymne à l'Agriculture, chanté à la fête de l'Agriculture, célébrée au Champ-de-Mars en 1796

Hymne sur la paix, chanté sur le théâtre Feydeau, en 1797

Le kniaz Michel Glinski

NOTES.

Sapho

Poésies diverses

Amyntas. Idylle imitée de Gessner

Stances sur les romantiques

Le bouton de rose

Vers à mes amis

Réponse à Lantier

Le méchant